TRAITÉ-PRATIQUE

DE

LA GOUTTE.

Non est quod dicas excidi non posse : sanabilibus ægrotamus malis ; ipsaque nos in rectum genitos natura , si emendari velimus , juvat. *Seneca.*

TRAITÉ-PRATIQUE DE LA GOUTTE,

Où l'on indique les moyens de guérir cette maladie.

Par M. COSTE, Conseiller, Docteur en Médecine, & ancien Médecin des Gardes de S. M. le Roi de Prusse.

TROISIÈME ÉDITION BEAUCOUP AUGMENTÉE.

Non est quod dicas excidi non posse : sanabilibus ægrotamus malis ; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat. *Senec.*



A PARIS,

Chez HERISSANT fils, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





A

M. MALOUIN,

Docteur-Régent en la Faculté de Médecine de Paris, Médecin ordinaire de la Reine, Membre de l'Académie Royale des Sciences, Cenſeur & Profeſſeur Royal.

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir ce Traité de la Goutte ; c'eſt un détail exact des ſymptomes de cette maladie que j'ai ſentis moi-même très-diſtinctement : il eſt

d'ailleurs un tableau des plus dangereux accidens qui puissent survenir à ceux qui en sont attaqués. Je vous prie de me dire en quoi mes sentimens diffèrent de ceux que vous avez sur cette cruelle maladie, & en quoi je me serois trompé. Je saurai faire un usage prudent des lumières que vous voudrez bien me communiquer, & je serai toujours avec la plus parfaite estime, & avec toute la considération possible,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur COSTE, Conseiller Docteur en Médecine.

A Paris, ce 4 Mars 1767.



PRÉFACE.

J'AI ſouffert les plus violentes attaques de la Goutte, & je me ſuis délivré de cette maladie par les moyens que j'indique dans ce Traité. Je n'aurois peut-être jamais écrit ſur ce ſujet, ſi je n'euſſe trouvé que dans la ſociété on avoit encore d'étranges préjugés ſur ce mal affreux. Mon intention n'a été que d'éclairer les Gens

de bien que la Goutte incommode, & d'inſtruire les jeunes Médecins qui commencent à exercer leur art.

J'ai cru devoir écrire de façon que tous ceux qui liſent cet ouvrage, puiſſent apprendre ce que c'eſt que la Goutte; ce qui la cauſe; comment on peut l'éviter; & connoître tout ce qu'il faut faire pour s'en guérir ſoi-même quand on veut: j'en ai détaillé tous les moyens pour le bien des hommes.

Je ſais que le public,

en général, s'attend toujours à quelque *remède ſecret* pour la guériſon de chaque maladie en particulier ; mais il ne ſait pas que depuis *Hypocrate*, juſqu'à *Méad*, incluſivement, on ne trouvera jamais que les Médecins éclairés aient eu aucuns *ſecrets* à offrir dans leurs ouvrages. Si l'on faiſoit un recueil de tous ceux qui ont été propoſés en Europe, depuis le ſiècle d'Auguſte juſqu'aujourd'hui, le public verroit bien-tôt qu'on ne trouve abſolument

jamais de *ſecrets*, que chez ceux qui en veulent impoſer à la multitude. Il ſeroit impoſſible de citer le nom d'un ſeul Médecin intègre, qui en eût offert.





TRAITÉ-PRATIQUE
DE
LA GOUTTE.

CHAPITRE I.

Erreur populaire sur la Goutte.

LE plus mauvais compliment qu'on puisse faire aux hommes, c'est de leur dire qu'ils sont dans l'erreur à mille égards différens; leur sensibilité est extrême à ce reproche, & de quelque force de génie que l'on puisse être doué, on en a rarement jusqu'à paroître tranquille sur cette fâcheuse vérité. Chacun prend pour une satire insupportable toute raison qui tend à lui faire appercevoir la

moindre de ſes erreurs; il n'y a perſonne qui ne s'en croie exempt, & & n'affecte de le faire croire aux autres. Par un contraſte aſſez ordinaire aux hommes, ils paſſent leur vie à conteſter juſque ſur les objets les plus familiers, & perſonne ne veut convenir qu'il ſoit dans l'erreur. Cette diſſimulation, ou plutôt cette ſorte d'aveuglement eſt le ſentiment qui les perſuade qu'ils ont tous atteint la derniere perfection de leur état; & qui par une contradiction encore bien plus ſinguliere, leur fait nier en même temps qu'il y ait rien de parfait.

Il n'eſt pas difficile d'appercevoir qu'un amour-propre peu réfléchi cauſe toute cette fauſſe délicateſſe, & que c'eſt pour avoir attribué mal-à-propos, trop de honte à l'erreur, qu'on l'a rendue ſi humiliante. Cette foibleſſe eſt ſi étroitement liée à l'eſprit, qu'elle ſemble devoir être

univerſelle, tant qu'il y aura des hommes. On ne prouve à perſonne qu'il puiſſe ſe tromper, pas même ſur les choſes qui ſont le moins de ſa compétence; on eſt toujours prêt à ſe diſſimuler ce qu'on croit être un défaut, ſi-tôt qu'on imagine qu'il peut être ſuivi de quelque mépris; on rougit de laiſſer appercevoir la moindre tache, ſans faire attention qu'elle eſt d'autant plus excuſable, qu'elle eſt effectivement plus inſéparable de la condition humaine; on ſe chagrine, on ſe fâche contre ceux qui s'efforcent de nous la faire remarquer dans le deſſein de nous ſervir, & l'on ſe perſuade que celui de nous offenſer, eſt toujours le motif de ce bon office, que l'on trouve ſi déplacé.

Cette prévention qu'on ne détruira vraiſemblablement jamais, eſt la ſource intariſſable de ces diſputes, remplies d'aigreur, d'indécences,

de haine, dont la violence eſt ſi ſouvent portée juſqu'au ridicule, & qui donne ſur le théâtre du grand monde, ces ſortes de ſcènes puériles, dont toute la honte retombe ſur ceux qui en ſont les acteurs : il eſt aſſez triſte pour la ſageſſe humaine, que quantité de ceux que l'on avoit reconnus pour de vrais Philoſophes, nous aient laiſſé tant de monumens de cette humiliante petiteſſe, il a ſuffi de leur faire ſentir leurs erreurs pour les décontenancer & les mettre en fureur; trop remplis d'eux-mêmes, ils avoient trop mauvaiſe opinion des autres, pour ſe perſuader qu'on pût avoir contr'eux aucune ſorte de raiſon : ces ſages ne l'ont été que juſques-là ; prétendre qu'on eſt univerſel, eſt peut-être la folie la plus vaine; prétendre qu'on eſt incapable de ſe tromper, eſt celle qui met le comble à toutes les autres.

Il n'eſt pas moins fâcheux ſans

doute pour la raiſon, qu'elle ſoit obruée de tant de préjugés & d'erreurs : dans tous les rangs, toutes les conditions, tous les états, l'homme a ſes erreurs néceſſaires ou relatives, il ne peut les éviter. Il ſera toujours bien plus ſage de s'occuper à en diminuer le nombre, en les detruiſant une à une, que de s'affliger de cette triſte fatalité ; on rendra un grand ſervice à la ſociété en y contribuant de ſon mieux ; on en tirera beaucoup plus de fruit qu'on ne pourroit trouver de conſolation dans la folle malignité qui porte les eſprits mal faits à s'en prévaloir, pour mortifier & ridiculiſer les hommes ſur un défaut qui leur eſt commun à tous ſans exception.

Les Médecins ont toujours été les plus indulgens des Philoſophes ſur le compte des erreurs, dont l'eſprit eſt ſi étrangement offuſqué, quoiqu'elles ayent des influences ſi dan-

gereuses sur la santé du corps, dont ils sont chargés de prolonger l'éxistence. Leur étude propre etant celle de l'homme, cet être à la fois si foible à leurs yeux, & si étonnant pour les autres, ils en connoissent toutes les sortes de mérite, comme ils en voient tout le néant. Obligés par état à le conserver, ils emploient toute leur vie à l'étude, & à la recherche des moyens infinis, que les connoissances physiques, ou plutôt que toute la nature leur offrent, pour éloigner ou pour détruire les indispositions, dont cette fragile structure est si souvent assaillie : instruits de tous les préjugés dont l'homme est susceptible, témoins de tous les écarts qu'ils lui font faire, & des désordres funestes dont ils sont accompagnés ou suivis, ils se proposent uniquement de les lui faire connoître, de les réparer, & jamais ils n'en prennent occasion de les censurer.

Il y a beaucoup trop d'injuſtice d'attribuer, comme on a toujours fait, à la pareſſe qui rend le travail inſupportable à la plupart des hommes, cette infinité d'erreurs de toute eſpèce, dont le bon ſens eſt ſi ſouvent dégradé : quoique l'ignorance, la malice, la fourberie avide, la préſomption en ſoient effectivement les ſources ordinaires, il faut pourtant avouer que la brieveté de la vie, les limites étroites de l'eſprit humain, ſont preſque auſſi généralement les principales cauſes de ces erreurs, dont on n'a que trop rarement le moyen de ſe garantir. On n'a ni le temps, ni la force de tout voir, de tout diſcuter, de tout pénétrer ; on eſt obligé de s'en rapporter aux ſentimens des autres ſur mille objets qu'on eſt incapable d'examiner par ſoi-même ; on accepte malgré ſoi le faux ou la vérité avec la même confiance, on prend, ſans le ſavoir, l'un

pour l'autre à chaque inſtant, & l'on défend de toutes ſes forces ce qu'on a cru devoir admettre pour vrai.

On ne peut pas ſe diſſimuler qu'il n'y ait une étonnante quantité d'erreurs & de vérités, qui, par elles-mêmes, ſont très-indifférentes à notre bien-être, & dont on peut s'amuſer, ou que l'on peut négliger ſans qu'il en réſulte le moindre inconvénient pour la ſociété : mais il en eſt beaucoup d'autres auxquelles nous tenons de ſi près, qu'il eſt abſolument de notre prémier intérêt de les bien connoître : ce ſont celles qui diſcordent directement avec les moyens de conſerver la ſanté, ſans laquelle l'exiſtence eſt toujours à charge, & devient infiniment plus mépriſable que le néant.

Nulle ſorte de Savans n'a autant écrit pour établir des vérités utiles, depuis trois mille ans, que ceux qui ſe ſont conſacrés à la

Médecine; cependant, après des travaux presque infinis, tous dirigés vers cet objet important, le public conserve encore des préjugés si étranges sur l'art de conserver la vie ou la santé des hommes, qu'on ne pourroit se dispenser d'en être surpris, si l'on ne savoit pas que cet art est absolument le seul que personne ne lit, & le seul dont tout le monde veut juger.

Cependant, il arrive très-rarement, que la simple curiosité engage les gens du monde à fouiller pendant dix ans dans les parties dégoûtantes des cadavres, pour en connoître la nature, la structure, les mouvemens & les usages, afin de se préparer à la lecture des livres de médecine, qu'il est absolument impossible d'entendre sans s'y être sérieusement disposé par ce rebutant préliminaire. En supposant même qu'il se trouvât des gens assez courageux pour sa-

tisfaire cette curiosité, dont ils pourroient tirer tant de fruit : il faudroit ensuite que, pour confirmer la théorie, qu'ils eussent été en état d'acquérir par ce moyen, ils allassent fréquenter pendant dix autres années les grands hôpitaux de France; & je crois qu'on n'en citera gueres qui se soient jamais déterminés à ce genre de vie & d'étude, à moins qu'ils ne se fussent préalablement consacrés à la pratique de cette science de médecine, qu'ils cherchoient à connoître. On ne compte pas à Paris ou à Londres, quatre Savans, qui se soient donnés la peine de se mettre en état d'en bien juger, quoique ces deux villes immenses en renferment un plus grand nombre que le reste de l'Europe, pris à la fois.

Si le nombre de ceux qui s'instruisent de la médecine, par curiosité, est si petit, en comparaison de ceux

qui cherchent à raſſembler quelques idées des autres ſciences, c'eſt ſans doute parce qu'elle eſt la plus vaſte, & parce qu'elle a le ſort fâcheux de préſenter beaucoup de faces choquantes, pour une ſeule qu'on puiſſe regarder tranquillement : d'ailleurs, la baſe de ce vaſte édifice portant directement & eſſentiellement ſur la connoiſſance intime du corps humain & ſur celle de ſon méchaniſme, qui ſont ſeules effrayantes par leur étendue, elle n'a nul attrait extérieur, capable de fixer des regards qu'on peut tourner ailleurs avec plus de plaiſir.

On ne doit donc pas être ſurpris, ſi la Médecine eſt la ſcience dont le public conſerve les idées les plus fauſſes : le vulgaire néanmoins en décide comme il décide de la peinture; il croit que ſes yeux lui ſuffiſent. Auſſi n'y a-t-il ſorte d'erreur à cet égard, quelque monſtrueuſe

qu'elle ſoit, qui ne trouve naturellement place dans ſon eſprit; la plupart de ces erreurs tournent au déſavantage de la ſanté des hommes, & elles coutent tous les jours la vie à pluſieurs d'entr'eux.

Cette folle ſécurité qui porte les indiſcrets à raiſonner de tout, eſt encore preſque univerſelle ſur l'objet de la Médecine: on ne ſera pas étonné de cet abus, ſi l'on fait attention qu'il n'eſt rien de plus ſéduiſant pour l'homme que de céder à cet attrait flateur, qui le fait ſans ceſſe parler de ce qu'il ignore le plus, pour prouver qu'il n'ignore de rien; on s'efforce dans un cercle choiſi, de faire montre de ſavoir à proportion que l'on ſent qu'effectivement on ne ſait point; & l'on n'imagine pas que c'eſt préciſément le moyen le plus sûr de découvrir aux autres ce qu'on avoit intérêt de leur cacher.

Il réſulte de grands inconvéniens

de cette ſorte de ſuffiſance, quand elle eſt tournée vers la Médecine, par ceux qui ne ſe ſont pas mis en état de l'entendre ; un ſeul exemple entre mille va prouver ce que j'avance, le Public y verra le danger des erreurs qu'il accepte de la préſomption.

La ſeule erreur populaire de ce genre, que je veux expoſer ici en peu de mots, c'eſt ce préjugé qui ſubſiſte déja depuis plus de deux mille ans, & qui a ſu pénétrer juſqu'au trône des Princes, où il affecte ordinairement de ſe montrer : c'eſt ce préjugé qui fait croire au vulgaire *que la Goutte prolonge la vie* : cette erreur, pour s'introduire, a pris la route la plus sûre ; elle a choiſi le tour adroit des promeſſes flatteuſes ; elle a perſuadé que c'étoit un avantage ſingulier que d'avoir la Goutte : elle perſuade encore aujourd'hui que cette maladie éloigne toutes les au-

tres, & qu'elle préſage toujours une longue vie à celui qui en eſt attaqué.

En falloit-il davantage pour ſe faire écouter, & pour être bien reçue? Auſſi, cette erreur eſt allée loin; elle s'eſt ſi fort accréditée, qu'on eſt dans l'uſage de faire des complimens de félicitation aux Grands, que la Goutte ſaiſit à la fleur de leur âge.

Les Médecins, toujours attentifs à obſerver la marche & le cours des choſes, n'ont pas été les derniers à remarquer, que la Goutte affectoit la ſplendeur des palais, & qu'elle s'attachoit volontiers à la perſonne des Grands; rien n'eſt plus généralement confirmé que cette remarque.

C'eſt auſſi chez les perſonnes du haut rang, beaucoup plus qu'ailleurs, qu'on peut voir aiſément toute la force de l'erreur en queſtion; au

milieu de cette foule d'amis & de gens néceſſaires qui les environnent ſi-tôt qu'ils ſont incommodés de la Goutte : on y trouve une étonnante quantité de ces hommes prévenus en faveur de cette maladie ; on les voit tous ſe flater de la fortune la plus conſtante & la plus longue, ſi-tôt que leur Prince en reſſent une premiere attaque ; à cette multitude ſe joint encore celle de leurs ſubordonnés, qui les imitent, & qui prenant bientôt le même eſprit, ſe livrent avec eux à la plus parfaite ſécurité, & fondent tous leurs projets ſur cette baſe, dont ils ne connoiſſent pas le tuf.

J'ai vu beaucoup de perſonnes autant eſtimables par leurs grandes qualités, que diſtinguées par leur haute naiſſance, ſur qui cette même erreur avoit eu tant de priſe, qu'ils ne vouloient abſolument rien faire pour ſe délivrer de la Goutte, par la

ſeule crainte de devenir ſujets à d'autres maladies, & dans l'eſpérance de vivre plus long-tems; ils avoient très-ſincèrement ſouſcrit à ſes tourmens pour le reſte de leur vie; ils ſembloient ſe féliciter de pouvoir nourrir dans leur ſein, cette farouche ennemie, qui a toujours coutume de ſe révolter, & de devenir d'autant plus à craindre, qu'on la careſſe davantage.

L'uſage de diſſimuler l'erreur qu'on rencontre preſque par-tout, ou, ce qui eſt la même choſe, le goût de la flaterie, qui l'emporte ſi communément ſur celui du vrai, n'eſt point une urbanité ſi précieuſe qu'on ſe le perſuade, elle eſt très-ſouvent une perfidie, qui tient moins à la politeſſe qu'à la cruauté : il faut dire, ſans déguiſement, à ceux que la Goutte ſaiſit de bonne heure, vous voilà ſujets à une affreuſe maladie, qui pendant vingt-deux ſiécles a paſſé pour

pour incurable ; maladie dont la fureur augmente à meſure qu'elle vieillit ; qui prend cent formes différentes pour déſoler le malade, en ruinant ſes organes ; & qui finit ordinairement par ſe préſenter avec un ſi terrible cortège à celui qu'elle a miné peu-à-peu, qu'il n'y a plus moyen de lui faire face.

On en perſuadera peut-être quelqu'un de ceux qui ſe laiſſent entraîner au torrent, & qui méritent qu'on les en tire ; les perſuader, ce ſera les rendre à la vie ; on les guérira de la Goutte, en les guériſſant d'une erreur, qui n'a d'autre ſource que celle qu'elle a priſe dans les rêveries de quelques auteurs mal inſtruits, & dans les diſcours intéreſſés d'une foule de gens déſœuvrés, auſſi conſtamment adulateurs par état, que triſtement livrés par goût à la plus ſtérile oiſiveté. Il eſt bien étonnant, qu'il n'en faille pas davantage à la

multitude, pour ſe décider ſur des objets de la première importance, & que ce ſoient là les garants auxquels ſe ſoumet le vulgaire. Quantité de perſonnes reſpectables & utiles à leur patrie par les ſervices qu'elles lui rendent, en ſecouant le joug de cette erreur, qui les captive & les endort dans une fatale ſécurité, ſeroient guériés & conſervées par les ſoins qu'elles prendroient pour ſe délivrer d'une maladie qu'elles aiment & qui les tue; elles ſentiroient que choiſir le mal pour le mieux, c'eſt folie; & qu'abſolument perſonne ne peut être heureux ſans une parfaite ſanté. *Mala pro bonis legere, dementia eſt; nec ſine ſanitate quiſquam beatus eſſe poteſt.* *

Cependant il en eſt de ce préjugé comme des autres; quelque funeſte qu'il ſoit, il n'eſt preſque pas

* Senec.

permis de le heurter de front, parce qu'une erreur conſolante a plus de mérite aux yeux du vulgaire, que cent vérités qui ne le ſont pas : il ſuffit même d'en préſenter une ſous des dehors trop ſimples à ces eſprits prévenus, toujours ivres de leurs opinions, pour qu'ils la repouſſent avec un rire forcé : ce qui s'éloigne de leur prévention, les choque ſenſiblement ; & tout ce qu'ils n'ont pas trouvé eux-mêmes, leur paroît abſolument faux.

Cette abſurde prévention ſur les avantages de la Goutte, eſt ſi contagieuſe, que dans le moment où je ſuis occupé à dicter les raiſons qui peuvent en faire connoître le danger, pluſieurs perſonnes diſtinguées par le don de l'eſprit, viennent m'aſſurer que la Goutte me met à l'abri de toutes les autres maladies, & me diſent que c'eſt viſiblement un avantage que d'en être attaqué. Je cher-

che à leur prouver, que la ſomme de toutes les angoiſſes de quelque maladie aigüe que ce ſoit, n'égale pas une douleur de Goutte : je leur dis que l'humeur de cette affreuſe maladie peut donner, ou donne à chaque inſtant, naiſſance à mille autres déſordres irréparables, dont le moindre ſera mortel; que tels ſont entr'autres, l'Aſthme ſec & ſuffocant; l'Hydropiſie de poitrine, la Phthyſie, des abſcès dans le bas ventre, la Paralyſie, la Pierre, la Cadialgie; qu'enfin, quand même aucun de ces déſordres qu'elle entraîne avec elle ne tueroit pas le malade, la violence extrême d'une ſeule douleur de Goutte pourroit le faire expirer preſque ſubitement. Je m'apperçois que ce détail les étonne, & je ne ſuis pas ſûr, après avoir employé des preuves de la premiere force, d'avoir diſſuadé perſonne de la prévention où l'on eſt en faveur de la Goutte : il eſt

trop difficile à l'homme de changer d'anciennes erreurs contre des vérités.

Je ſens bien que l'erreur dont il eſt ici queſtion, offre des fondemens ſpécieux, qui paroiſſent très-ſolides aux yeux de ceux qui ne refléchiſſent point. On a remarqué que preſque de tout temps, la Goutte, par une ſorte de préférence, attaquoit les gens d'un tempérament robuſte & vigoureux; qu'ils réſiſtoient aſſez bien à leur mal; que d'ailleurs ils vivoient quelquefois fort long-tems, & n'étoient que rarement ſujets aux maladies aigües; on a conclu ſur cela en faveur de la Goutte, & le préjugé a paſſé du petit au grand.

Mais il eſt aiſé de voir que, pour demaſquer cette fauſſe apparence qui en a tant impoſé, il ne falloit que faire attention, que tous ceux à qui la nature a donné une bonne conſtitution, ſont ordinairement plus en-

clins à la volupté que les autres; que pouſſés par l'ardeur & le feu d'un bon tempérament, ils jouiſſent de la vie de très-bonne heure, & preſque continuellement; que tous les genres de plaiſirs leur conviennent; la table, le vin & les femmes les occupent tour à tour. On auroit, moyennant un peu de réflexion, trouvé la cauſe de la Goutte prématurée qui les ſaiſit; cauſe qu'il eſt abſurde & contradictoire de chercher ailleurs que dans les excès de ces hommes forts. On auroit appris, que quoique ces gens robuſtes continuaſſent de mener une vie voluptueuſe, & de pouſſer la carrière quelquefois aſſez loin, ils ſentoient cependant très-diſtinctement la vigueur de leurs organes & de leurs membres diminuer, & ſe ruiner peu-à-peu, auſſi-bien que le ſentent les gens délicats, ſur qui les mêmes cauſes ont agi plus facilement &

plus vîte; d'ailleurs, on auroit pu ſavoir de la part des Médecins, que le dénouement de cette longue tragédie, étoit toujours d'autant plus cruel, que la piéce avoit plus duré : c'étoit aux Médecins qu'il falloit s'en rapporter, il n'y a qu'eux qui ſoient témoins de ces ſortes de cataſtrophes, & qui ſoient en état de guérir l'eſprit d'un ſi grand préjugé.

C'eſt une foibleſſe toute particulière à l'homme, que de ſavoir concilier l'erreur avec un air de confiance & de ſatisfaction. On ſe perſuade que la Goutte eſt avantageuſe, parce qu'on a mille fois entendu dire qu'elle nous exempte des autres maladies, & l'on ne veut pas ſe donner la peine d'ouvrir les yeux pour voir qu'au contraire elle eſt préciſément le comble de toutes les misères de l'humanité. Cette foule de malheureux qui ſe traînent ſur des béquilles, cette multitude d'im-

potens, qui croupiſſent dans leurs appartemens, tant d'hydropiques, de paralytiques, de pierreux & d'aſthmatiques, que la Goutte martyriſe, ſont-ils donc plutôt des objets d'envie que de pitié ? leur ſort eſt-il vraiment bien flatteur ? peut-on dire, qu'on n'eſt pas malade, quand on réunit en ſoi la ſource des plus cruelles infirmités ?

Une autre erreur, qui n'eſt pas moins abſurde que la précédente, c'eſt celle qui a perſuadé toute l'Europe, *qu'on ne guériſſoit jamais de la Goutte.* Je ne trouve perſonne qui ne la ſoutienne avec chaleur ; & quand on leur dit que la Goutte eſt peut-être de toutes les maladies du monde la plus facile à guérir, ils ſe révoltent, ils ſont furieux, ils vous accablent de l'autorité du grand nombre de ceux qui diſent le contraire ; ils vous objectent l'ancienneté de cette opinion vulgaire, & ils finiſſent par

douter

douter de votre ſincérité & de votre capacité. On verra bien-tôt ſi ceux qui ſoutiennent cette fauſſe opinion, ſont bien fondés à la croire.



CHAPITRE II.

De l'humeur de la Goutte.

Il est fâcheux qu'un trop grand nombre de Médecins ſpéculatifs, à l'exemple des autres Philoſophes, aient fait autant de ſyſtêmes en Médecine, que ceux-là en ont fait en Philoſophie. Les ténébres où étoit enſévelie la Phyſique depuis tant de ſiècles, pouvoient être cauſe que les hommes cherchaſſent à débrouiller & expliquer, n'importe comment, ce qui ne leur paroiſſoit pas à un point d'évidence ſatisfaiſant; il étoit naturel & très-indifférent que les hypothèſes, le doute & les conjectures fuſſent mis en uſage, pour éclaircir un cahos qui offuſquoit & embarraſſoit l'eſprit, & que les efforts de l'imagination, ſoutenus de l'obſervation la plus attentive, con-

duisissent aux expériences, qui ont enfin donné l'être à cette Physique lumineuse, qui, depuis soixante-dix ans, à été portée à une si haute perfection, que l'esprit le plus vaste peut y trouver de quoi exercer sa capacité.

Depuis cette époque, qui paroît avoir fixé l'assise d'un monument, dont les diverses parties sont si capables de faire honneur à la sagacité humaine, la plus saine partie des Physiciens ont proscrit les systêmes, ils ont laissé à la justesse & à la clarté de l'esprit, le soin de découvrir les secrets de la nature; ils ont remis à la certitude des expériences, celui de les vérifier & de les exposer aux yeux de ceux qui veulent les connoître; & quoiqu'il reste en Physique quantité de choses obscures, sujettes à discussion, beaucoup de phénomènes aussi inexpliquables que frappans, une infinité de découver-

tes à éclaircir & à faire, la société en tire de si grands avantages en tous genres, qu'elle ne sauroit témoigner trop de reconnoissance aux savans hommes qui s'y sont consacrés.

Mais ce dont on a lieu de s'étonner, c'est que les Médecins, dont toutes les connoissances sont purement physiques, ou plutôt, dont l'art peut être considéré comme la réunion des principales tiges de cette science, aient pu, avec quelque sorte de satisfaction, persister à forger des systêmes chimériques, qui devançassent la certitude de ces connoissances, qui prissent toujours le pas sur les lumières de l'expérience, & qu'ils n'aient pas senti qu'il étoit bien plus prudent de s'en rapporter à elle, que d'anticiper sur le droit qu'elle a de nous guider, quand elle est éclairée d'une théorie, qui ne doit admettre que la démonstration pour garant.

On pourroit pardonner cette fureur qu'on avoit de ſyſtématiſer en Médecine, avant la découverte de la circulation du ſang; on étoit curieux alors d'expliquer des effets dont on ignoroit les cauſes; mais ne ſembloit-il pas qu'à la découverte de *Harvey*, tout ſyſtême dût ceſſer, & que comme il étoit évident que cette lumière diſſipoit ſans retour ce tas confus d'hypothèſes obſcures qui l'avoient précédé, on devoit la ſuivre uniquement, & ſans ceſſe, pour expliquer l'économie animale, les cauſes internes, & les ſignes extérieurs de la plupart des maladies, qui ne dépendent que de ſes déſordres, auſſi-bien que de l'altération des parties compoſantes du corps?

Cependant, par un fatal eſprit d'égarement, autant à plaindre qu'à blâmer, on n'a point encore ceſſé de faire des ſyſtêmes, qui contredi-

ſent l'expérience la mieux démontrée ; on ne ſe contente pas d'en faire ſur chaque maladie en particulier, on croit que toutes leurs qualités en demandent auſſi. Je ne vois pas comment on peut ſe diſſimuler que cette foibleſſe, dont quelques bons eſprits n'ont pu ſe garantir, ne ſoit l'obſtacle le plus opiniâtre & le plus barbare que puiſſe rencontrer le progrès des ſciences. Un ſyſtême en Médecine, auſſi-bien qu'en Philoſophie, dure deux ſiècles, & l'on eſt dans l'erreur tant qu'il dure ; il s'en fait un autre, on rit du précédent ; après une durée malheureuſement plus longue, celui-ci tombe, il eſt mépriſé à ſon tour ; & de ſyſtême en ſyſtême, ou, ce qui eſt la même choſe, de ſottiſe en ſottiſe, les ſiècles s'écoulent, nous reſtons dans l'aveuglement, & les arts ne font aucun progrès.

Il faut avouer que c'eſt cruelle-

ment abuſer de la confiance des hommes, que de leur propoſer des rêveries ſi frivoles ſur l'art de conſerver la ſanté & la vie; & de quelque couleur qu'on veuille les maſquer, il ſera toujours trop dangereux en Médecine de prendre les ſyſtêmes & les hypothèſes pour guides; c'eſt un abus funeſte, qu'il faudroit enfin proſcrire. La moindre attention, je crois, peut en convaincre tout homme ſur qui la prévention n'a point de priſe, & c'eſt auſſi ce que je prouverois, ſi la crainte d'être trop long ne m'arrêtoit : d'ailleurs, je me ſuis propoſé de publier dans peu quelques remarques ſur les déſordres affreux, que de mauvais ſyſtêmes en médecine peuvent cauſer chez toute une nation, & ce n'eſt pas ici le moment de s'étendre ſur cela.

L'expérience, la réflexion & la méditation, devroient toujours avoir

le pas ſur les hypothèſes, dans les recherches dont la Goutte eſt ſuſceptible, auſſi-bien que dans celles que l'on peut faire ſur toute autre maladie, pour en connoître la cauſe & expliquer les effets de ſes divers ſymptomes.

A l'égard de la Goutte, il faut démêler quel eſt l'état du ſang, de la lymphe, & des humeurs excrémenteuſes, telles que ſont la ſueur, les urines, la ſalive, la pituite, les larmes, & avoir ſoigneuſement refléchi ſur l'état & l'abondance de la liqueur des articulations; ſur la nature des nœuds & des concrétions pierreuſes, qui ſe forment dans les jointures; ſur la carie des cartillages & des os, ſur les éroſions des membranes, ſur les convulſions des parties nerveuſes, & enfin ſur la pierre qui ſe forme dans les reins & dans la veſſie des Goutteux.

Le ſang que lon tire à un Goutteux

encore dans la vigueur de l'âge & d'un bon tempérament, n'offre que l'aſpect d'un ſang inflammatoire, ſemblable à celui que l'on tire à un homme actuellement attaqué d'une pleuréſie; il y a ſeulement cette différence, que celui des goutteux nage dans une plus grande quantité de ſéroſité, & contient beaucoup moins de parties rouges; ſa ſurface forme une pellicule coriace, & fort élaſtique.

Le ſang qu'on tire à un Goutteux foible, dont les accès ont été plus fréquens, & qui dans ſa jeuneſſe s'eſt trop livré aux excès de Vénus, contient encore moins de parties globuleuſes rouges, dont la maſſe tire un peu ſur le noir, & il nage dans une très-grande quantité de ſéroſité verdâtre & un peu ſalée au goût; ce ſang devient puant immédiatement après avoir été refroidi. Ce ſont là les caractères de l'appau-

vriſſement & de la cauſticité des fluides, qui annoncent la Goutte ſcorbutique & rhumatiſante.

Ce n'eſt que par l'aveu du malade, qu'on peut ſavoir ſi la Goutte eſt vélique ou non ; il eſt abſolument impoſſible d'en juger par la ſeule inſpection du ſang; l'expérience montre ſeulement que celui qu'on tire aux Goutteux qui ſont dans ce cas-là, eſt ordinairement plus rouge que celui des autres, & qu'après s'être figé, il nage dans une féroſité plus limpide, quelquefois laiteuſe, mais ayant toujours une âcreté rance ou fœtide.

Quelquefois, avant que l'accès ſe manifeſte, la pituite ôte la reſpiration, & l'on eſt prêt à ſuffoquer ; avant & pendant l'accès, les larmes ſont ſi piquantes, qu'elles brûlent les membranes des yeux, comme fait l'eau de ſavon ; les urines ſont ſi ardentes, qu'elles enflamment l'urèthre

& la veſſie ; elles ſont ſi chargées de limon ſablonneux, qu'elles peuvent engendrer la pierre très-vîte dans les reins ou dans la veſſie ; les os ſe mollifient, ſe gonflent, s'enflamment, & ſe carient dans les jointures ; toutes les parties où vont s'attacher les tendons, deviennent ſi douloureuſes & ſi ſenſibles, que le ſentiment de douleur y reſte dix ou quinze ans après la guériſon de l'accès : l'humeur de la Goutte étant trop épaiſſe & raſſemblée en trop grande quantité dans les articulations, elle ne laiſſe échapper, par la tranſpiration, que la partie la plus volatile & la plus déliée, le reſte ſéjourne, ſe deſsèche & ſe pétrifie.

La ſueur des Goutteux, tant aux pieds qu'aux mains, eſt fort pénétrante, fort âcre ; elle donne une couleur rouſſe ou noirâtre à l'argent le plus fin qui en a été pénétré, à-peu-près comme fait la vapeur du

ſoufre allumé ; j'ai éprouvé moi-même la plus grande partie de ces effets violens de l'humeur goutteuſe, & je les ai obſervés ſur quantité d'autres.

Or ces faits étant conſtatés, il s'agiſſoit de les expliquer, & l'on a imaginé toutes ſortes de ſuppoſitions pour déterminer quelle étoit la nature de l'humeur goutteuſe, & déduire en conſéquence les effets de la maladie. Les uns ont ſuppoſé qu'elle étoit un mêlange de diverſes autres humeurs excrémenteuſes, diſcordantes par leurs qualités & leurs uſages ; d'autres ont cru que c'étoit une collection de divers fluides étrangers, tous hétérogènes, & propres par leur union à ne pouvoir cauſer que cette maladie : celui-là prétend que ce n'eſt que l'humeur de la tranſpiration arrêtée & corrompue : celui-ci dit que c'eſt un mucilage extrait & ſéparé des alimens & des boiſſons

que nous prenons; cet autre nous aſſure que c'eſt une combinaiſon de pluſieurs ſels ſubtils & pénétrans, &c. Il n'y a ſorte de ſuppoſition que l'on n'ait miſe en uſage, pour caractériſer la nature de l'humeur goutteuſe. *Hoffmann* lui-même, dit que le ſel de *tartre*, ou l'acide *tartareux*, exiſte dans le ſang des Goutteux, & qu'il eſt la cauſe principale de la maladie. Il cite, pour le prouver, les analyſes diverſes que pluſieurs Médecins ont faites ſur les concrétions pierreuſes, tirées des jointures des Goutteux; ſur leurs excrémens, leur ſalive, leur urine, &c. il eſt enfin ſi perſuadé de ce fait, qu'il dit que le tartre de vin eſt la matière première de l'humeur de la Goutte; mais peut-être trouvera-t-on que cela s'accorde mal avec ce dont il convient ailleurs, ſavoir, que la Goutte ſuccède à preſque toutes les indiſpoſitions, & qu'alors elle les fait toutes diſparoître.

C'étoit donc auſſi le tartre qui cauſoit toutes ces maladies, qui ſe ſont changées pour la Goutte? Cela paroît aſſez ridicule. Je ſais, & je l'ai dit ailleurs, que le tartre des vins contribue à cauſer la Goutte, quand il s'en trouve une aſſez grande quantité dans le ſang, mais ce tartre ſeul n'eſt pas la cauſe unique de cette maladie. En effet, peut-il la cauſer chez les gens qui n'ont jamais bu de vin? & n'eſt-il pas prouvé qu'elle attaque tous les ſexes, à tout âge, dans preſque tous les pays du monde, lorſque, par quelque cauſe que ce ſoit, le ſang a dégénéré de ſes qualités fluides & balſamiques. *Hoffmann* ne ſavoit pas qu'il y a des peuples entiers, où quantité de pauvres gens ont la Goutte, quoiqu'ils n'aient jamais bu de vin. Tels ſont entre autres, les Bretons, les Normands, les Picards & les habitans du nord de l'Angleterre, qui ne boivent que du

cidre, & qui ont une eſpèce de Goutte qui les eſtropie fort vîte; cette liqueur a une pointe ſi mordante, qu'elle fait touſſer ceux qui n'y ſont pas accoutumés, & qui les rend poumoniques lorſqu'ils s'obſtinent à en boire; on dira peut-être que cette boiſſon contient du tartre en diſſolution, & en aſſez grande quantité pour cauſer cette maladie; mais on dira plus vrai, ſi l'on avoue que ſon acide aigre & ſon eſprit piquant ou vineux, ſuffiſent pour altérer le ſang, & l'épaiſſir au point de faire naître la Goutte; parce que tous les ſucs des fruits, auſſi-bien que toutes les décoctions des graines qui ont été ſuſceptibles de fermentation, contiennent de cet eſprit inflammable, qui ſuffit ſeul pour cauſer la maladie en queſtion. On doit ſavoir que le cidre, à la ſeconde diſtillation, donne un eſprit inflammable auſſi fort que l'eſprit de vin, mais infiniment

âcre. La moitié des habitans de l'Europe ſont dans le même cas; ils ne doivent cette maladie qu'à l'uſage de la bière, qui fait leur boiſſon ordinaire; elle la cauſe toujours d'autant plus vîte, qu'elle eſt plus chargée de grain, parce qu'alors elle contient preſque autant d'eſprit que le vin; c'eſt ce dont on peut ſe convaincre par la diſtillation. Il y a plus, les grands mangeurs, qui vivent dans l'oiſiveté, & ceux qui ſe ſont trop livrés à l'amour, ſont fortement attaqués de cette maladie, quoiqu'ils n'aient bu que de l'eau toute leur vie; j'en ai donné la raiſon ailleurs.

Beaucoup d'autres Médecins, pour ſe tirer d'embarras, ont donné à l'humeur de la Goutte les noms & les qualités corroſives, que l'on donne aux eſprits les plus violens que la chymie ait ſu tirer des foſſiles & des minéraux : ils ont dit

qu'ell

qu'elle étoit un *acide vitriolique*, ou un *acide nitreux*, parce que cette humeur, ou virus de la Goutte, qui ſe trouve dans nos veines, produiſoit ſur nos parties ſolides les mêmes effets qu'y peuvent cauſer ces eſprits chymiques violens, quand on les y applique, ou quand nous les avalons en trop grande quantité. Sur ce principe faux, ces Médecins combattoient cette maladie par des remèdes contraires aux acides brûlans, qu'ils avoient ſuppoſé; ils ne conſidéroient pas que, dans le cas où leur ſuppoſition eût été vraie, toute la machine humaine ſe fût trouvée détruite par une mort ſoudaine.

Il eſt bien étonnant que quantité de Médecins, d'ailleurs très-habiles, aient eu recours à ce langage. Il eſt trop abſurde de ſuppoſer l'exiſtence d'un corroſif de cette nature, pour expliquer les déſordres qui arrivent dans notre corps, dont la

ſtructure délicate ne comporte jamais la préſence d'un corroſif de cette force. L'*opium*, qui n'eſt que le ſuc d'un *pavot*; le ſuc de la *cigüe*, celui de l'*aconit*, & beaucoup d'autres, qui ne ſont pas mêmes ſi âcres que le *raifort ſauvage*, nous tuent preſque auſſi-tôt que nous les avalons: on meurt pour avoir ſeulement tenu de l'aconit dans la main, & l'on ne trouve à cette main nulle marque de corroſion; les ſucs de ces funeſtes végétaux ne ſont pas, à cent degrés près, ſi âcres que l'acide vitriolique, ou le nitreux; d'ailleurs le ſang d'un Goutteux, dont les os ſont cariés par l'humeur de la Goutte, ou celui d'un vérolé qui eſt dans le même cas, n'offrent nulle marque de l'exiſtence d'un eſprit acide.

Le ſentiment diſtinct de ce que j'ai éprouvé, & les remarques que j'ai faites ſur quantité de perſonnes, attaquées de diverſes ſortes de rhu-

matiſme & de Goutte, m'ont aſſuré démonſtrativement que l'humeur qui cauſe ces deux ſortes de maladies eſt abſolument la même; les effets en ſont variés preſque à l'infini, relativement à l'âge, au tempérament des malades, au genre de vie que l'on mène, aux alimens dont on fait uſage, & ſur-tout au climat que l'on habite; une ſérieuſe attention refléchie, que l'obſervation & l'expérience ont vérifiée, me perſuade que l'humeur de la Goutte réſide dans la maſſe totale de nos fluides, devenus un peu plus âcres & plus gluans; qu'elle cauſe des maladies toutes différentes, ſuivant les parties qu'elle affecte : que ſi elle ſe fixe dans la tête, elle y cauſe des vertiges, l'apoplexie ou la paralyſie; ou la poumonie, ſi elle ſe jette ſur les parties de la poitrine; qu'elle produit la colique & des crampes d'eſtomac, quand elle s'arrête dans ce

viſcère ou dans les inteſtins ; qu'elle ne cauſe le rhumatiſme ou la Goutte, que quand elle attaque les membranes, les enveloppes des tendons, les nerfs, les muſcles, les jointures des os & leurs enveloppes ; qu'elle eſt capable de quitter & d'attaquer alternativement toutes les parties du corps, en deſcendant de la tête aux pieds, ou en montant des pieds à la tête, dans un très-court eſpace de temps ; qu'enfin cette humeur cauſe quelquefois le rhumatiſme pluſieurs années, après quoi elle cauſe la goutte ; & que pendant tout le cours de la vie, elle eſt tantôt l'une ou tantôt l'autre de ces maladies, à différenps tems, ſous différentes formes & en différentes parties du corps : trente années d'obſervations me l'ont confirmé. *Sydenham* & *Boerhaave* étoient du même avis.

Il falloit faire cette attention, que dans un corps ſain, le ſang eſt une

liqueur très-douce, balſamique au goût, & qui n'offre l'impreſſion d'une petite pointe de ſel, que parce que l'homme en prend dans ſes alimens; celui des animaux & des enfans en contient ſi peu, qu'on ne l'y diſtingue preſque pas; que par conſéquent cette liqueur, dont la vie & la ſanté dépendent, ceſſant de conſerver ſa douceur, ſa qualité balſamique & fluide, par quelque cauſe que ce fût, devoit apporter du déſordre aux parties qu'elle arroſe; que ſi-tôt que le moindre degré d'acrimonie ou d'épaiſſiſſement s'emparoit du ſang, tout le corps devoit ſe trouver dans la même ſituation qu'éprouve un végétal qui commence à ſe corrompre; que de là quantité de maladies, pour leſquelles on avoit ſuppoſé, & pour leſquelles on ſuppoſe encore éternellement des acides, pouvoient avoir lieu ſeulement en cauſant tantôt des obſtructions, des

inflammations, & tous les dérangemens qui ne ſont que la ſuite de ces deux ſources, qui traînent ſouvent après elles une vraie pourriture de toute la maſſe du ſang, comme on le remarque dans le ſcorbut opiniâtre & dans la ſuppuration des viſcères.

Il n'eſt pas toujours vrai que les corps agiſſent ſur nous à raiſon de leur violence apparente; & ce n'eſt pas leur cauſticité effective qui leur donne plus de priſe ſur nous, comme je viens de le prouver par l'exemple des poiſons que j'ai cités : c'eſt une raiſon phyſique, qui demanderoit un détail que la nature de cet ouvrage ne comporte point, & pour lequel je renvoie aux œuvres phyſico-chymiques de Monſieur *Shaw*, à celles de *Robert Boyle*, de *Boerhaave*, à la chymie de Monſieur *Macquer*, & à d'autres ſemblables; parce qu'une digreſſion ſur cela

ne ſeroit que peu relative à mon ſujet.

Toutes ces impreſſions dont les nerfs & les membranes ſont irrités, ces ardeurs d'urine, ces larmes piquantes, cette ſalive âcre, & les autres ſymptomes que j'ai indiqués & ſentis moi-même, n'ont certainement pour principe qu'un très foible degré d'acrimonie, & il ne paroît extrême que relativement à la ſenſibilité de nos organes; ſi l'on pouvoit ſeulement cauſer à nos fluides l'aigreur effective que l'on remarque au ſuc d'une pêche, nous péririons à l'inſtant; & c'eſt pour avoir pris l'apparence pour la réalité, que l'on s'eſt ſi étrangement écarté de la raiſon.

Les Médecins, dont je viens de parler au ſujet de l'humeur de la Goutte, devoient donc faire préciſément le contraire de ce qu'ils ont fait; ils devoient abandonner des

ſuppoſitions, qui, n'étant fondées ſur rien, ſont toujours fort à craindre; c'étoit de la connoiſſance réfléchie des ſymptomes & des accidens qui précèdent, qui accompagnent & qui ſuivent la Goutte, qu'on devoit chercher à connoître le caractère propre de l'humeur goutteuſe, & ne pas lui en ſuppoſer d'imaginaires, pour expliquer les accidens qu'elle cauſe. C'eſt *à poſteriori* qu'il faut raiſonner dans toutes les diſcuſſions phyſiques, pour arriver à quelque choſe de certain; les Académies de Paris & de Londres l'éprouvent depuis long-tems, & tous leurs travaux, qui ont l'étendue de la nature pour objet, ſont dirigés par ce guide prudent, *l'induction phyſique*; elle leur montre du doigt l'expérience à faire, & l'expérience fixe le dégré de certitude. C'eſt la méthode que ſuivoit l'illuſtre Chancelier *Bacon* : c'eſt par ce moyen que ce grand

homme

homme a ſi prodigieuſement étendu & varié ſes connoiſſances philoſophiques (*a*); c'eſt en ſuivant cette route que ceux qui l'ont pris pour modèle, ont laiſſé ſi loin d'eux ceux qui s'en ſont écartés. Les œuvres du célèbre *Robert Boyle* (*b*), qui a mérité le premier rang parmi les Phyſiciens de ſon ſiècle, & celles du Docteur *Shaw*, ſont une preuve bien convaincante de l'utilité du raiſonnement, déduit de l'obſervation que l'expérience vient vérifier & appuyer.

Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien de l'humanité, que les Médecins réſoluſſent d'un commun accord, de

---

(*a*) Voyez Organum novum, & the philoſophical Works of *Francis Bacon*, 3 Volum. London.

(*b*) Voyez the philoſophical Works of the honourable *Robert Boyle*, 2 Edit. London.

ne suivre dans tous leurs travaux jamais d'autre guide que l'induction, & de ne rien donner à l'imagination, & encore bien moins à l'opinion : dans un art, dont dépend la conservation des hommes, tout doit être démontré, ou d'une évidence qui approche de la démonstration. Ce n'est pas uniquement dans le fond d'un cabinet, qu'on doit chercher des éclaircissemens propres à bien faire connoître cette singulière humeur de la Goutte. Les jeunes gens qui ne sont que trop idolâtres des systêmes, commencent malheureusement par les y étudier de bonne foi; ils les suivent sérieusement & à la rigueur dans le cours d'une pratique, qui ne peut être que funeste aux malades; ils croient enfin toucher au comble de la perfection, quand après avoir perdu le plus beau tems de leur vie dans l'erreur, ils parviennent aussi à laisser aux autres

quelque mauvais ſyſtême, dont la ſtructure extérieure préſente tout au plus une eſpèce de régularité. C'eſt ainſi que quantité de perſonnes conſacrées à l'utilité & au bien du public, abuſent d'un tems précieux qu'elles emploieroient infiniment mieux, en étudiant & comparant les obſervations des meilleurs Praticiens françois & anglois, & en ſuivant de très-bonne heure avec une ſévère aſſiduité, ces grands hôpitaux de France, qu'on trouve d'un bout à l'autre du royaume, & qui offrent des milliers de malades, que les Médecins étrangers, auſſi bien que les nationaux peuvent viſiter à toute heure, pour le progrès de la Médecine & le bien de la Société; ils auroient moyennant cela bientôt acquis une connoiſſance certaine de la Goutte, ſans avoir recours aux ſuppoſitions: outre les fâcheuſes conſéquences dont elles ſont répréhen-

ſibles, leur ſuffiſance a quelque choſe de ſi humiliant pour ceux qui s'y laiſſent ſurprendre, qu'on ne ſçauroit trop exhorter les jeunes gens à s'en garantir (*a*). Il eſt aiſé de ſentir, que l'alternative eſt trop frappante, quand elle prouve que le Médecin qui ſuit les ſuppoſitions, tue ſes malades en ſuppoſant; & que celui qui écoute l'obſervation les guérit, en ſuivant les indications de la nature. *Quello che s'inganna per mançanza d'ingenio, inganna ſempre gli altri per la ſteſſa debolezza, e dopo, caſcano tutti inſieme nell' profondo abiſſo d'errore* (*b*).

A juger de la nature de l'humeur de la Goutte par ſes effets, on peut

(*a*) Voyez Préface des Maladies du cœur, par Senac, & Methodus diſcendi Medicin. par Boerhaave.

Johnſon, upon ſyſtematical Phiſiology. London, 1737.

(*b*) Il mondo ingannato.

avancer qu'elle eſt plus violente que l'humeur vérolique : elle enflamme les membranes des jointures, les enveloppes des tendons, les muſcles ; elle brule l'eſtomac ; elle y cauſe des convulſions, que nul homme n'eſt capable de ſupporter, elle enflamme le poulmon & le gangrene fort vîte ; elle carie les cartilages & les os des genoux, des jambes, des pieds & des mains ; elle détruit ſi promptement les parties balſamiques du ſang, qu'il n'eſt bientôt plus qu'un limon groſſier, capable de s'arrêter par-tout, & d'engendrer la pierre dans les reins, dans la veſſie, dans les jointures, & même dans les membranes, qui ſont immédiatement ſous la peau. Il ſemble que c'eſt à une diſpoſition gluante un peu ſeptique, & cependant capable d'inflammation, bien plutôt qu'à un état réel de grande cauſticité, qu'il faut attribuer ces déſordres.

Si avec cela on considère l'analogie qui se trouve entre l'humeur goutteuse, le virus vénérien, le scorbutique, le scrophuleux & le rachitique, par la propriété qu'ils ont tous de mollifier les os les plus solides, de les carier, & sur-tout par celle d'être assez constamment héréditaires de pere en fils jusqu'à plusieurs générations; on en pourra tirer de justes conséquences.



CHAPITRE III.

Premiere cauſe. L'abus du plaiſir vénérien.

QUoique cette maladie ait quantité de cauſes différentes, je ne parlerai que des trois principales, qui produiſent la Goutte immédiatement; toutes les autres doivent être regardées plutôt comme acceſſoires.

Si la ſemence de l'homme eſt la liqueur par laquelle il donne l'être à d'autres créatures de ſon eſpece, elle eſt auſſi la plus néceſſaire à ſon accroiſſement propre, au ſoutien de la vigueur de toute la machine humaine, & à la conſervation de la ſanté.

La végétation de l'homme eſt d'autant plus prompte, ſa ſtructure eſt d'autant plus ſolide, qu'une plus

grande quantité de ſemence ſaine & bien conditionnée, a concouru à ſa formation. Le germe de cette même liqueur qui ſe trouve dans l'enfant, le fait végéter comme une plante dont la sève nourricière a tous les caractères propres à un bon accroiſſement.

Sitôt que l'âge de puberté approche, ce germe ſe développe, les ſolides du corps humain ſentent une vigueur, un feu ſurnaturel; la voix devient mâle, & l'accroiſſement qui ſuit cet inſtant a quelque choſe qui tient du prodige. Tel a été un petit enfant délicat juſqu'à l'âge de quinze ans, où s'eſt manifeſté chez lui l'état de puberté, qui preſque tout à coup eſt devenu un vigoureux coloſſe, méconnoiſſable à ſes parens.

Ce ſont là les premiers effets de la ſemence, dont la conſervation pour la ſuite eſt ſi précieuſe au main-

tien de la vigueur & de la ſanté. Ce n'eſt pas aſſez qu'il s'en trouve beaucoup dans le ſang pour former un homme robuſte ; il faut auſſi la conſerver comme un tréſor juſqu'à vingt-cinq ans, pour attendre qu'elle ait achevé de donner au corps toute la force que la nature lui a deſtinée.

Mais les mœurs de notre ſiècle ne comportent, ni tant de patience, ni tant de prudence : à peine un jeune homme eſt nubile, qu'ayant attendu ce moment avec inquiétude, il ſe livre au plaiſir de l'amour, & cela avec d'autant moins de réſerve, qu'il ne connoît pas le danger des abus qu'il en fait. Il s'oppoſe dès ce moment au développement de ſes organes, dont il affoiblit la ſtructure pour toujours ; il ſe met dans le cas d'être délicat & maladif tout le reſte de ſa vie : il eſt bientôt épuiſé ; il maigrit, & l'acrimonie putride où

tombent les fluides qui coulent dans ſes veines & qui ſe communiquent à toute la maſſe, dont il s'eſt efforcé de ſouſtraire la partie balſamique, qui ſeul pouvoit la conſerver dans un état ſain, le jette bientôt dans un abattement qui finit quelquefois par la conſomption ou le maraſme. Les grandes villes, où le luxe & la débauche ſont un mal épidémique & contagieux, fourniſſent à nos yeux des exemples ſans nombre de ces ſpectres prématurés, que la nature avoit formés pour vivre un ſiècle.

Les effuſions de la ſemence, appauvriſſent le ſang de celui qui s'y livre trop tôt ou trop ſouvent; elles éteignent le feu du principe de la vie; les nerfs deviennent foibles & languiſſans; la contraction des muſcles & des autres reſſorts diminue; les viſcères perdent leur activité; le cœur & le cerveau dégénèrent, &

entraînent avec eux la ruine du reste.

L'harmonie qui dépend de l'action & de la réaction des solides & des fluides, cesse peu-à-peu, tout languit; par conséquent la masse des humeurs, dont la célérité, la chaleur & la salubrité dépendent du ressort vigoureux des fibres, se ralentit: elle s'arrête en partie; elle croupit, elle s'aigrit, & quelque part que se dépose la quantité de ces liqueurs, dont l'équilibre est perdu par le relâchement & l'affoiblissement des organes, qui n'en peuvent plus soutenir le poids; elle y cause des désordres mortels, dont le plus fréquent en pareil cas est la Goutte.

A ne considérer que ce qui se passe chez les *Castrati*, on peut aisément comprendre que lorsque le germe de la semence est retenu dans le sang, les corps deviennent robustes, & se conservent sains pendant

une longue ſuite d'années. Ces gens-là ont ordinairement les os très ſolides, & beaucoup plus gros que ceux des autres hommes; ils ſont ſurchargés de tant de sève maſculine, qu'ils deviennent très charnus, très gras, & leur embonpoint leur eſt ſouvent à charge; ils ont un teint de fraîcheur agréable, ils vivent ordinairement beaucoup, & ſont peu malades : la ſemence qui devoit ſe filtrer dans leurs teſticules, eſt toute retenue dans la maſſe de leur ſang.

Il eſt prouvé, que les effuſions trop fréquentes de ſemences, auxquelles ſe livrent les hommes, après les avoir affoiblis, leur ôtent de très bonne heure la force des jambes, qui deviennent ſujettes à s'enfler; ils ne ſont plus capables de marcher, ni de ſe tenir debout, ſans éprouver des laſſitudes inſupportables; ils perdent la faculté d'engendrer, parce-

que les muſcles ne peuvent plus ſe contracter, & parceque leur ſemence a trop dégénéré; ils ſont ſujets à friſſonner, ſur-tout après l'acte vénérien; ils perdent l'eſtomac, l'appétit, & leur ſang eſt tellement appauvri, qu'ils tombent aiſément dans les maladies putrides & ſcorbutiques: la Goutte dont ils ſont attaqués, leur fait naître très vîte la pierre dans les reins & dans la veſſie. Ce ſont ces gens-là qui ſont ſujets à cette eſpèce de Goutte, qu'on nomme remontée, qui ſe jette ſi facilement ſur les viſcères, & qui tue le malade en trois fois vingt-quatre heures.

Sanctorius prouve que l'acte vénérien arrête ſubitement l'inſenſible tranſpiration de plus d'un quart; ce qui eſt prodigieux par rapport à la diſſipation qu'elle fait ordinairement du ſuperflu de notre nourriture. Feu M. *Hunauld*, qui étoit auſſi

célèbre par ſes lumières que par la beauté de ſon génie, étoit perſuadé qu'un ſeul acte vénérien produiſoit un affoibliſſement & une perte égale à celle qui arrive par l'effuſion d'une taſſe de ſang.



CHAPITRE IV.

Seconde cauſe. L'abus du vin & des boiſſons fortes.

IL n'y a qu'une voix parmi les Médecins de l'antiquité, qui ont été les plus verſés dans la pratique, & qui ont le plus ſoigneuſement recherché les cauſes des maladies, pour convenir que l'uſage immodéré du vin cauſe la Goutte. Les lumières de la Phyſique, la connoiſſance des corps mixtes qui en dépend, celles de leurs actions réciproques, ont expliqué le méchaniſme par lequel leurs diverſes parties intégrantes agiſſent ſur les fluides & les ſolides du corps humain; les analyſes & les expériences ont été miſes en uſage pour achever la démonſtration, & la certitude qui en eſt réſultée, s'eſt trouvée au rang des vérités qu'il eſt

abſurde de conteſter ou de mettre en queſtion.

Les vins ſont d'autant plus dangereux, qu'ils contiennent plus d'eſprit & plus de tartre ; les moins malfaiſans ſont ceux qui abondent en partie aqueuſe. L'analyſe prouve que tous les vins ſont un mixte composé de ces trois ingrédiens, & qu'ils ne diffèrent que par le plus ou le moins. Les effets de cette liqueur qui eſt fort aſtringente, ſont à peu près les mêmes que ceux d'un foible cauſtique : elle deſſèche les fibres de nos parties ſolides ; elle épaiſſit ſi fort la lymphe & le ſang, qu'ils deviennent gluans & glaireux ; elle communique à toutes nos humeurs une ſorte d'acrimonie âpre & brulante : on voit que ceux dont l'abus du vin & des liqueurs fortes a gâté la lymphe, perdent bientôt l'appétit ; leur eſtomac & leurs inteſtins racornis ne digèrent preſque plus ; ils ont des aigreurs, des

des rapports, des indigeſtions fréquentes; ils deviennent ſujets à des vomiſſemens de matière glaireuſe & ſalée, qu'ils rendent le matin en ſe levant ; ils ſont ſuffoqués par la pituite qui leur tombe des glandes de la gorge ; & ſi dans cet état la Goutte ne les ſaiſit pas, ils ſont emportés par des fièvres ardentes, ou par des inflammations de poitrine.

J'ai remarqué que les habitans de tous pays à vignobles étoient communément aſſez déſolés de ces accidens ; que la France, l'Italie, la Sicile, toute la Grece, toute l'Allemagne, depuis Baſle juſqu'à Hambourg, & depuis Cologne juſqu'à Berlin, offroient une aſſez grande quantité de Goutteux. On ſçait que l'Allemagne fournit de tartre blanc, preſque tous les droguiſtes de l'Europe ; le vin de ce pays en eſt prodigieuſement chargé, & l'on convient aſſez, qu'il n'en eſt pas de plus

propre à cauſer la Goutte, (*a*) ſi ce n'eſt le vin de Moſelle, qu'on doit regarder comme une liqueur plutôt acide que vineuſe, parcequ'il ne murit preſque jamais dans les tonneaux; il ne dépoſe preſque point de tartre, il le retient tout en diſſolution, & il cauſe une Goutte horrible.

Le vin de Champagne eſt ſi propre à cauſer la Goutte, que les hôpitaux de cette Province ſont pleins de Goutteux, & de gens attaqués des autres maladies de jointures : ce vin fait de ſi violentes impreſſions ſur les parties nerveuſes & membraneuſes du corps humain, qu'une infinité de perſonnes, pour avoir bu ſeulement quatre verres de cette liqueur au ſouper, ne peuvent dormir la nuit, à cauſe des maux de tête, des crampes & des douleurs

---

(*a*) Voyez Hoffmann.

qu'ils reſſentent dans les membres. D'autres, après un excès de cette boiſſon, ſont immédiatement ſaiſis de la Goutte: les rues, les promenades & les places publiques des villes de Champagne, expoſent aux yeux des paſſans quantité de convaleſcens & de valétudinaires, qui en montrent les fâcheux effets.

J'ai vu parmi les gens de mer, quantité de ceux que les glaires de l'eſtomac & de la poitrine ſont toujours prêts à ſuffoquer, & que la Goutte rend impotens fort vîte, à cauſe de la grande quantité d'eau de vie & d'eſprit de grain qu'ils boivent.

L'Angleterre & la Hollande préſentent beaucoup de ces gens accablés de douleurs de membres; ſurtout parmi les marins & le peuple, qui ſont fort adonnés à l'uſage des boiſſons ſpiritueuſes.

J'aurois lieu de m'étonner de trou-

ver à Potſdam tant de Goutteux ; tant de gens accablés de douleurs de jointures, de rhumatiſmes & de raccourciſſemens de bras & de jambes, ſi je ne ſavois pas que proportion gardée, c'eſt la ville du monde où l'on boit le plus d'eſprit de grain : les ſoldats y périſſent preſque tous de crachement de ſang, de la conſomption & des maladies inflammatoires que cauſe cette liqueur ; ou bien ils perdent l'uſage de leurs membres dans un âge & dans un état de vigueur qui ſembloit leur promettre une ſanté & une vie beaucoup plus longue. L'hiver paſſé (*a*), qui a été tres rigoureux, en a vu périr une ſi grande quantité, attaqués de fièvres ardentes & inflammatoires, qu'on avoit cru qu'elles étoient épidémiques & contagieuſes : ce n'étoit cependant que l'effet

---

(*a*) De 1754 à 1755.

des boiſſons ſpiritueuſes, parceque les ſoldats boivent toujours de l'eau de vie à raiſon du froid, & que c'eſt à raiſon du froid que les liqueurs ſont plus dangereuſes.

Si je diſois, que je connois ici des gens, qui boivent une demi-bouteille d'eſprit de grain par jour, & que le ſergent qui écrit ceci ſous ma dictée, m'en cite d'autres qui en boivent juſqu'à une bouteille, perſonne ne le croiroit.

Cette affreuſe liqueur n'y vaut que trois gros la bouteille (*a*), & tout le monde en peut diſtiller: c'eſt un abus auquel les gens de Police devroient mettre ordre; abus qui coute au moins deux cens hommes par an à la garniſon, en comptant les invalides avec les morts: il me ſemble que cela mérite la peine qu'on y faſſe attention, à moins qu'on ne voulût encore prou-

---

(*a*) Ce n'eſt pas dix ſols argent de France.

ver qu'il vaut mieux qu'il en coute quarante mille écus au Roi, pour recruter les gardes, que de gêner une trentaine de diſtillateurs, qui pourroient faire un métier plus utile au public, en employant à braſſer d'excellente bierre chargée de houblon, cette énorme quantité de grains, que l'on ſemble prodiguer à la diſtillation uniquement pour détruire l'eſpèce humaine.

Quand *Hoffmann*, Médecin du Roi, a dit que les liqueurs ſpiritueuſes étoient ce qu'il connoiſſoit de plus nuiſible à la ſanté, parce-qu'elles enflammoient les ſolides du corps humain; qu'elles épaiſſiſſoient & coaguloient les fluides; qu'elles cauſoient des obſtructions dans les viſcères, d'où il ſuivoit des fièvres hectiques, & des hydropiſies, qui emportoient des multitudes de citoyens; que ces liqueurs détruiſoient & pourriſſoient l'eſtomac, les inteſ-

tins, le foie, le poulmon; quand ce Médecin a écrit avec tant de sincérité en faveur de ses compatriotes, a-t-on pris pour des rêveries frivoles des vérités de cette importance? ou bien a-t-on cru que la vie de deux cens mille personnes fût indifférente au bien d'un état? Il y a par-tout une fatalité singulière, qui tolère des abus monstrueux, & semble éterniser par l'indifférence ou la crainte mal entendue, des erreurs pitoyables.

Mylord Evêque de Worcester (*a*), rempli de zèle pour le bien de l'humanité, vient de prouver dans un discours très pathétique, prononcé en présence de la ville de Londres, que l'usage des boissons spiritueuses étoit la cause la plus puissante de la dépopulation de l'Angleterre; que ces liqueurs causoient toutes les in-

---

(*a*) The expediency of preventive wisdom. London, 1757.

firmités du peuple, & qu'elles le portoient à toutes ſortes de crimes. Les Médecins ont auſſi prouvé, qu'elles avoient plus détruit, & détruiſoient encore tous les jours plus d'Américains, que la poudre à canon ou les bayonnettes n'en ont jamais fait périr.

Il n'y a peut-être qu'en France, où il ſe préſente autant de Goutteux aux yeux des Médecins : preſque toutes les Provinces y ſont vignobles ; on y boit d'une étrange façon ; & quoiqu'il y ait moins d'ivrognes que par-tout ailleurs, il n'y a nul part autant de buveurs. Il y a pluſieurs provinces en France où le vin ne coute qu'un ſou la bouteille, & où les pauvres ne connoiſſent preſque pas l'uſage de l'eau : il n'eſt pas étonnant, ſi ce beau pays contient tant de gens, que l'intempérance rend victimes de cette affreuſe maladie.

Je trouve inutile d'entrer dans le détail pour expliquer les progrès des altérations successives, que le vin & les liqueurs spiritueuses peuvent causer dans notre sang pour y faire naître l'humeur goutteuse : les Médecins en sont instruits, & les Goutteux, pour qui j'écris, n'en suivroient pas la chaîne, ou ne la croiroient point : ils ont sur cela des principes contraires ; je n'en suis que trop convaincu. D'ailleurs, il est à la portée de tout le monde, d'expérimenter que l'eau de vie & l'esprit, qui sont les parties les plus agissantes du vin, épaississent & coagulent la lymphe : on peut l'éprouver sur le sang humain récemment tiré. Si-tôt qu'on a tenu du vin ou de l'eau de vie dans la bouche, la salive devient tenace comme du blanc d'œuf, & deux heures après avoir trop bu de ces liqueurs, la salive ne se filtre plus. Le suc des glandes de l'estomac &

des inteſtins éprouve avec le tems les mêmes effets de ces liqueurs; c'eſt de-là que vient cette lymphe glaireuſe & brûlante, que les grands bûveurs vomiſſent le matin à jeun, & dont ils ſont preſque ſuffoqués. Cet épaiſſiſſement a lieu dans toute la maſſe des humeurs de notre corps; elles retiennent l'âcreté que leur communique le tartre & l'eſprit des vins. On peut ſe convaincre que de la viande ou de la chair humaine, miſe dans ces liqueurs, s'y durciſſent & s'y deſſéchent ſi fort, que même les piéces d'Anatomie injectées de cire, en s'y deſſéchant, ſe racorniſſent & ſe criſpent de telle façon, que cette cire eſt obligée de s'échapper à travers les pores des parties qui la contiennent.

C'eſt par cette raiſon de coagulation de la lymphe & de deſſéchement des fibres, que l'un des plus ſavans Médecins de notre ſiècle dit,

que l'eau de vie & l'eſprit de vin, appliqués indiſcrètement ſur les membres du corps actuellement douloureux, y cauſent la gangrène, ou les racourciſſent de telle ſorte, qu'ils perdent le mouvement pour toujours. On peut conclure après cela quels doivent être les effets que ces liqueurs vineuſes & ſpiritueuſes peuvent produire ſur nous, quand nous les buvons conſtamment & en trop grande quantité.



CHAPITRE V.

Troisième cause. La bonne chère & l'oisiveté.

IL est généralement établi depuis long-tems que quiconque jouit des biens de la fortune, doit aussi jouir des délices d'une table somptueuse: c'est le premier attribut de la grandeur & de l'opulence, & c'en est aussi une des marques les plus distinctives.

L'usage & la condescendance ont fait approuver le plaisir innocent de la bonne chère ; c'est la passion la plus tolérable, & celle qui s'accorde le mieux avec les bonnes mœurs. Les hommes les plus grossiers sont bientôt épris de ses charmes ; & quoique cette sorte de volupté dégénère souvent en extravagance, il n'y a personne d'assez mauvaise humeur

aujourd'hui pour censurer une habitude qui a tant de raison de son côté.

Mais comme les usages influent toujours sur la santé des hommes, on remarque que la variété des mets invite à goûter de tous; leur délicatesse engage à jouir du plaisir d'en trop prendre, & leur succulence cause dans la masse du sang une plénitude, une surabondance qui le surcharge : la vie oisive que mènent ceux qui s'en font une volupté, cause la stagnation des humeurs qui en résultent, & elle s'oppose à leur dissipation. Les sucs d'un sang trop riche s'arrêtent dans les vaisseaux capillaires, ils y séjournent, s'y aigrissent; la fiévre survient, qui voulant dégager la machine d'un poids qui la surcharge, met en mouvement ces humeurs croupies. Elle s'efforce à les jetter hors des voies de la circulation qu'elles embarrassent: les jointures des os, leurs en-

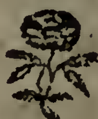
veloppes, & celles des tendons, présentent des cavités & des réceptacles propres à arrêter & retenir ces fluides viciés qui n'y peuvent pas aisément passer, à cause de leur ténacité, & de la finesse extrême des vaisseaux de ces sortes de parties : ces fluides s'y arrêtent, s'y déposent, les dilatent, & voilà les cruelles douleurs de la Goutte.

Il n'est pas toujours nécessaire, pour que la Goutte saisisse les grands mangeurs, que leurs repas soient délicatement apprêtés, & richement assaisonnés ; il suffit que les alimens soient bien succulens, & qu'on en prenne plus que le genre de vie auquel on est consacré n'en peut dissiper. Par cette seule raison les gens d'église, & les religieux de tous les ordres, sont fort sujets à la Goutte ; leur vie sédentaire, le défaut de mouvement auquel leur état les restreint, y concourent à la fois :

j'en ai vu quantité qui, quoique très-pieux d'ailleurs, étoient désolés ou accablés de la Goutte dans un âge peu avancé, sans en excepter même des Chartreux, dont pas un de la maison n'étoit exempt; c'est à quoi se trouvent aussi sujets des gens de cabinet; mais un peu de diète & beaucoup d'exercice les en guérissent tous quand ils veulent.

Les Anglois sont les hommes qui se nourrissent le plus: ils ont les meilleurs vivres du monde, les vins de France, & de Portugal les plus forts, la bière la plus chargée de parties nutritives & spiritueuses; ils peuvent avoir leurs propres denrées comestibles, à plus bas prix qu'aucune autre nation ne peut avoir les siennes, parceque la valeur numéraire de leurs espéces y est *sous-double*, comparée à celle de France; que la douceur & la température de leur climat est telle, qu'ils jouissent

des plus beaux pâturages de la nature, & très-propres à faciliter l'engrais & la multiplication du bétail, qui s'y trouve en prodigieuſe quantité; ils ont la meilleure viande de l'Europe; la volaille y eſt très-délicate & fort abondante; le ſexe y eſt d'une beauté ſi rare, qu'il ſemble que la nature ſe ſoit plu à le perfectionner, en lui prodiguant les graces, l'eſprit & la douceur; les hommes l'y cultivent fort aſſiduement: voilà bien des raiſons plus que ſuffiſantes pour mériter la Goutte; & ſi l'on ajoute à cela la prodigieuſe conſommation des liqueurs ſpiritueuſes dont ils font uſage, on ne ſera pas ſurpris que cette maladie ſoit plus fréquente en Angleterre qu'ailleurs.



CHAPITRE VI.

De la Goutte héréditaire.

S'Il n'eſt pas étonnant qu'une amande produiſe un arbre chargé de fruits, tout ſemblables à celui dont on l'a tirée, que ces fruits aient préciſément les mêmes qualités, le même goût & la même forme que ceux de l'arbre qui l'avoit produite; il ne doit pas l'être davantage que des parens donnent à leurs enfans leurs traits, leurs geſtes, leur voix, leurs paſſions & leurs maladies. Toutes ces choſes ſont contenues dans la ſemence dont l'enfant eſt formé; le tems les développe, & nous en ſentons les effets : ceux qui ne ſont pas Médecins, & ceux dont l'état ne comporte point ces ſortes de connoiſſances, pourront ſatisfaire leur curioſité très-agréablement, &

s'en inſtruire, en liſant l'hiſtoire naturelle de Mr. de *Buffon*, & les écrits des Naturaliſtes qui en ont traité expreſſément ; la digreſſion que je pourrois faire ſur cela, me détourneroit trop de mon objet principal.

Les parens dont le ſang eſt impregné du virus vénérien, du virus rachitique, du virus ou de l'humeur de la Goutte, tranſmettent à leurs enfans ces mêmes venins, & toutes les maladies qui en dépendent.

Ceux qui naiſſent avec un ſang vérolique ou rachitique, en reſſentent les coups, & en portent bientôt les marques : les premiers ſont couverts de puſtules, de dartres, & autres affections de la peau, qui décélent cette maladie ſix mois après leur naiſſance ; ils en ſont quelquefois tout couverts en venant au monde. La courbure & le gonflement des os, annoncent dans les

autres, qu'ils ont les liqueurs & l'habitude du corps affectés d'un vice ſans remède; & cela ſe manifeſte entre la première & la deuxième année.

Ceux qui apportent en naiſſant le germe de l'humeur goutteuſe, n'en ſont point avertis ſi-tôt; ce n'eſt ordinairement qu'à vingt ou trente ans, qu'on commence à reſſentir des aſſauts de cette maladie, dont le caractère eſt ſi facile à diſtinguer, qu'il ne laiſſe pas le moindre doute à ceux mêmes qui s'y connoiſſent le moins.

J'ai vu des gens qui immédiatement après l'âge de puberté, étoient avertis qu'ils alloient avoir bien-tôt la Goutte, d'autres qui l'avoient actuellement, mais cela eſt plus rare. Cependant pour peu que l'on contribue à en accélérer les approches, lorſque l'on a le germe fatal de cette affreuſe maladie dans les veines, elle eſt

prompte à ſe faire ſentir très-diſtinctement.

Lors donc que le tems eſt venu où le développement & l'abondance de l'humeur goutteuſe, ſuffiſent pour produire le premier accès, la moindre irrégularité dans la manière de vivre, dans les paſſions du corps & de l'eſprit, ſuffit pour la mettre en mouvement, & obliger la machine, dont elle gêne l'équilibre de chercher à s'en débarraſſer, en la jettant hors des voies de la circulation du ſang.

Preſque tous les anciens Médecins ont porté ſur la Goutte héréditaire le plus fâcheux pronoſtic; ils ont cru qu'elle étoit incurable, & qu'elle devoit terminer la vie du malade, après l'avoir déſolé; mais l'expérience a fait rabattre de cette ſévérité; on guérit de la Goutte héréditaire auſſi bien que de la Goutte acquiſe, & cela dépend du malade

autant que du Médecin. On n'eſt plus ſi découragé de nos jours qu'on l'étoit du tems de *Sydenham* & de *Hoffmann*, dont les Aphoriſmes ont beaucoup vieilli : ce dernier dit poſitivement que la Goutte héréditaire ne ſe guérit pas, & que celle dont les accès ont été trop répétés, eſt abſolument au-deſſus de tout ſecours humain : il s'appuie de l'autorité d'*Hypocrate*, pour le prouver. Mais avec la permiſſion de *Hoffmann*, ce qui étoit très-vrai au ſiécle d'*Hypocrate*, eſt très-faux aujourd'hui ; & *Boerhaave* qui s'y connoiſſoit aſſez bien, ne la donne que pour la plus difficile à guérir. *Hæreditaria, curatu omnium difficillima* (*a*).

On guérit très-bien de la vérole héréditaire, dont le virus eſt le plus violent que l'on connoiſſe, & l'on

(*a*) *B. Aphor.*

guérit de même du virus de la Goutte héréditaire ; il ne faut qu'y mettre le tems néceſſaire, y donner les ſoins indiqués par la prudence, employer les moyens & les reſſources que nous offrent la matière médicale & la diéte ; & ſi le malade a l'eſprit bien fait, docile & courageux, il guérira très-parfaitement de la Goutte quelconque. Mais ce ſont ces trois dernieres conditions qui manquent preſque toujours, & qui font manquer la cure.



CHAPITRE VII.

De la Goutte acquiſe.

IL n'y a pas de moyen plus ſûr, ni plus prompt, pour acquérir la Goutte, que de ſe livrer trop au plaiſir vénérien ; c'eſt la volupté la plus piquante, la plus agréable, & la plus univerſellement recherchée dans les quatre parties du monde. Depuis l'Hottentot juſqu'au Lapon, & depuis l'Eſpagnol juſqu'au Tartare, tout homme affecte & recherche cette volupté, dont on peut jouir preſque tous les jours : on ne réſiſte jamais aux attraits de ce plaiſir ſenſible ; & l'on a toujours payé très-chèrement les excès qu'on y a faits ; la Goutte en eſt très-ſouvent le fruit. Ce ſeroit ſe tromper fortement que d'en douter, & de croire, que parceque les femmes & les eu-

nuques ont quelquefois la Goutte, ce plaiſir qui épuiſe les hommes, ne leur cauſe pas aiſément cette fâcheuſe maladie. Il eſt vrai que les *Caſtrati* & les femmes ont quelquefois la Goutte toute leur vie, juſqu'à ce qu'elle la leur ôte; mais c'eſt un exemple ſur mille; & la boiſſon des liqueurs fortes, comme les excès dans la bonne chère, vont preſque de pair avec l'abus de Vénus pour cauſer cette maladie. En outre, les eunuques & les femmes peuvent l'avoir héritée de leurs parens, & peut-être elle ſe déclarera d'aſſez bonne heure, s'ils y contribuent par la crapule, la bonne chaire & l'oiſiveté. On voit cependant qu'ils ont la Goutte moins ſouvent, plus tard, & peuvent en guérir beaucoup plus aiſément, que ceux qui ſe ſont trop livrés à l'amour. Il y a plus; les Praticiens ont toujours trouvé, que ſur cent Gout-

teux

teux, il y en avoit quatre vingt-dix qui ne l'avoient acquiſe que par l'abus de Vénus; & ce ſont ceux-là qui ont fait penſer que la Goutte étoit incurable, parce qu'un corps énervé eſt tout à fait ſans reſſource; ils en périſſent preſque tous.

On peut en appeller à la conſcience des Goutteux; ils ſçavent comment ils l'ont méritée; ils en font gloire aſſez ſouvent; & dans l'état déſeſpéré où ils ſe trouvent, ce leur eſt une conſolation, que de ſe rappeller les écarts qui les ont perdus. C'eſt aux obſervations des Médecins élevés dans des villes, telles que *Paris*, *Londres*, *Madrid* & *Conſtantinople*, qu'on doit s'en rapporter ſur ce fait, auſſi bien qu'à une expérience de deux mille ans.

On trouve en Turquie quantité de vrais Muſulmans attaqués de la plus mauvaiſe ſorte de Goutte; ils n'ont jamais bu de vin, mais ils ſe

ſont épuiſés dans leurs ſerrails; les gens du pays le ſavent très bien, & c'eſt ce dont les autres peuvent ſe convaincre quand ils veulent y aller.

La Goutte acquiſe eſt ſans doute beaucoup plus facile à guérir que l'héréditaire; celle-ci a des racines plus profondes; elle tient à toutes les parties ſolides & fluides du corps: l'autre n'eſt que flottante; on peut l'enlever à moins d'efforts. Cependant ſi on la laiſſoit trop vieillir, elle porteroit aux organes des atteintes difficiles à réparer: l'humeur aura tellement inondé les ſolides, qu'il ſera preſque impoſſible de les en débarraſſer. Néanmoins pour peu qu'il reſte de vigueur au malade, s'il a bien réſolu de s'en délivrer, il eſt toujours tems de l'entreprendre; il y aura ſûrement à gagner, & jamais à perdre.

Quoiqu'on puiſſe guérir de la Goutte, comme je l'ai dit plus haut,

la guérifon en fera plus ou moins difficile, à raifon du nombre & du genre des caufes qui l'auront produite. La Goutte produite par l'abus de Vénus, fera la plus funefte & la plus difficile à détruire; celle qui eft le fruit des boiffons fortes, oppofe bien de la réfiftance, quand elle eft invétérée; cependant on peut en débaraffer fort vîte les jeunes gens, il ne faut qu'un plus long tems pour les autres.

Quant à celle qui n'a d'autre caufe que l'abus des alimens fucculens & l'oifiveté, il fera toujours très-facile d'en affranchir le malade; celle qui aura une complication des caufes ci-deffus détaillées, demandera un traitement plus long, plus févère & beaucoup plus d'attention.



CHAPITRE VIII.

Goutte universelle.

JE nomme Goutte universelle, celle qui attaque toutes les jointures du corps à la fois. Elle commence par saisir les pieds; elle gagne en six heures de tems, les jambes, les genoux, les hanches, toutes les vertébres, les épaules, les coudes, les mains, les clavicules & le sternum: toutes les membranes deviennent douloureuses, les muscles s'enflamment, & la fiévre est très-violente; le malade ne peut plus remuer; il lui est impossible de dormir. Je me suis trouvé dans ces cas-là. Or dans une situation si capable d'allarmer le Médecin le plus intrépide, il faut promptement désemplir les vaisseaux par deux ou trois saignées assez proches l'une de l'autre; c'est-à-dire faites de 4 en

4, ou de 6 en 6 heures; moyennant cela la fiévre diminue un peu; l'inflammation qui eſt univerſelle, abandonne les muſcles, les jointures ſe gonflent prodigieuſement par le dépôt de l'humeur, qui alors ſe fait avec régularité; la confuſion ceſſe, & toute l'humeur goutteuſe ſe fixe ſur les jointures; cela s'effectue en deux ou trois fois 24 heures.

Il arrive quelquefois que cette fureur de l'humeur goutteuſe n'attaque que la moitié du corps; elle paſſe d'une partie à l'autre, de haut en bas, de bas en haut, ou de droite à gauche, preſque ſubitement. Les ſymptomes ſont les mêmes, & ils demandent le même traitement. Il ne faut point épargner le ſang des jeunes gens vigoureux, que cette Goutte attaque quelquefois à 24 ou 30 ans. Elle tient beaucoup du rhumatiſme goutteux & inflamma-

toire, quand elle reſte fixe. C'eſt ce qu'on connoît diſtinctement, parcequ'en preſſant avec la main le milieu des muſcles de la jambe & de la cuiſſe du malade, il y ſent une douleur cruelle. En pareil cas trois ou quatre ſaignées copieuſes, ſoutenues par des remédes délayans, & des ſudorifiques cordiaux, emportent toute la maladie en vingt-quatre jours.

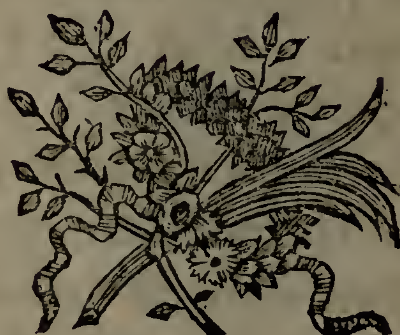
Mais il ne faut pas aller ſi vîte, ſi cette Goutte arrive à une perſonne d'un tempérament uſé & trop foible; il faut être attentif aux indications: car pour peu qu'on ne ſe conduiſe pas bien, l'humeur goutteuſe ſe jette ſur l'eſtomac, ſur le poumon, ou ſur le cerveau, & c'eſt ce qu'on nomme Goutte remontée; elle tue le malade tandis qu'on délibère ſur les moyens de parer le coup.

CHAPITRE IX.

De la Goutte ſubintrante.

JE nomme Goutte ſubintrante, celle dont les accès ſe ſuccèdent de ſi près, qu'à peine le malade a-t-il le tems de ſe remettre de l'un, qu'il retombe immédiatement dans un autre. Par exemple, une jointure ſera ſaiſie pendant deux mois ſans diſcontinuer ; ſi-tôt que l'humeur commence à ſe diſſiper, le malade ſe trouve mieux ; il marche un peu, il dort, il ſe rétablit en apparence : mais à peine deux ou trois ſemaines de ce calme trompeur ſe ſont-elles écoulées, que la fiévre ſe rallume, & la Goutte ſaiſit violemment une autre partie pour deux ou trois mois encore ; ce n'eſt qu'une alternative de mal, & de mieux pour toute l'année. Cette eſpece de Goutte

ruine très-vîte le tempérament des malades ; ils deviennent foibles, maigres, bilieux, chagrins, pierreux & ſcorbutiques. Cet état les mène promptement à la Goutte permanente, qui enfin termine leur douloureuſe carriere par un coup furieux.



CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

Goutte permanente.

LA Goutte permanente eſt celle qui ayant été négligée eſt devenue habituelle par ſucceſſion de tems, parceque toute la maſſe du ſang étant infectée de l'humeur ou virus de la Goutte, toutes les parties ſolides en ſont pénétrées. Le malade commence par en avoir des accès ſubintrans, comme je viens de le dire, pendant pluſieurs années, après quoi il arrive que cette Goutte s'attache violemment ſur quelques parties ſans quitter priſe; elle criſpe les tendons de telle ſorte que les doigts ſont bien-tôt reſſerrés, criſpés, crochus, diſloqués; leurs jointures ſe gonflent par la matière de la Goutte qui s'y pétrifie; le malade eſt eſtropié, impotent; c'eſt alors

qu'elle eſt permanente pour le reſte de la vie.

Ceux qui ſe trouvent dans ce cas-là, ſont ordinairement les gens, qui ayant eu la Goutte de bonne heure, n'y ont jamais rien voulu faire, par la crainte d'être ſujets à d'autres maladies; ou bien des voluptueux qui ont encore moins voulu rabattre des excès auxquels ils étoient habitués.

La gravelle & la pierre ſont les funeſtes compagnes de cet état; l'inſomnie, la foibleſſe de l'eſtomac & celle des nerfs, accablent le malade & le conduiſent au tombeau, après l'avoir martyriſé. C'eſt une horreur qui égale tous les ſupplices à la fois; & ceux qui la ſupportent pendant dix ou vingt ans, ſont aſſurément le plus fort exemple de courage ou de puſillanimité dont l'homme puiſſe être capable.

J'ai toujours obſervé que les hom-

mes étoient plus ou moins livrés à la débauche, à proportion qu'ils étoient plus ou moins insensés. J'ai vu des nations entières faire toute leur félicité de l'ivrognerie; & après mille remarques attentives faites sur des personnes de tout rang, j'ai été convaincu, que quiconque faisoit consister son bonheur dans l'excès de la boisson, étoit nécessairement toujours un être grossier & très-borné, de quelque condition qu'il fût, & quelque apparence de raison qu'il pût avoir d'ailleurs.

Entreprendre de corriger quelqu'un de ce défaut, ce seroit vouloir lui donner ce qui ne se donna jamais, je veux dire, le bon sens: il en est de l'esprit comme des visages; quand il est faux ou tortu, rien n'est plus capable de l'embellir ni de le redresser.

Les jeunes Médecins doivent faire attention, que lorsqu'ils veulent

entreprendre la cure radicale ſur l'eſpèce de Goutteux dont je parle ici, ils ne doivent pas les priver tout-à-coup de l'uſage du vin, ſur-tout s'ils ont paſſé cinquante ans, ou s'ils ſont trop affoiblis; il ſuffira de les réduire, s'il eſt poſſible, à une quantité médiocre qui ne ſoit pas capable d'empêcher le ſuccès de l'entrepriſe. Je plains les Médecins, d'avoir à perſuader de tels gens; je ſais par expérience ce qu'il en coûte à la raiſon.

Il ne faut cependant jamais les abandonner à leur fatale deſtinée; & dût-il en coûter auſſi quelque choſe à la réputation de celui qui leur donne ſes ſoins, il faut s'armer de patience, & faire de ſon mieux pour les ſoulager: on doit ſe ſouvenir qu'ils ſont auſſi une eſpèce d'hommes; cela ſuffira pour exciter la pitié en leur faveur.

CHAPITRE XI.

Diagnoſtique.

QUOIQUE la Goutte ſoit une maladie aſſez ſingulière pour être reconnue à l'inſtant qu'elle ſe préſente, il ne ſera pas inutile d'en donner ici le diagnoſtique, pour plus de certitude.

Celle qu'on nomme régulière, attaque principalement & immédiatement les enveloppes des tendons, les nerfs, & les ligamens qui environnent les jointures du corps : elle eſt précédée, comme je l'ai dit, d'un friſſonnement par intervalles, qui dure pluſieurs jours & pluſieurs nuits; la fièvre ſurvient; elle diſparoît pour revenir peu après; on reſſent de légères douleurs dans les parties qui vont être ſaiſies; ces douleurs augmentent quelque-

fois si vîte, que du matin au soir l'accès est dans toute sa violence; c'est ordinairement la jointure du pouce du pied, qui est la première affectée ; la douleur gagne tout le pied, jusqu'à la cheville, le talon & tous les doigts.

Chez les vieillards, elle passe promptement aux genoux, aux coudes & aux mains. Quand la douleur est montée à son plus haut dégré, la jointure s'enfle, la peau s'enflamme, & lorsque ce gonflement & cette inflammation sont à leur plus haut point, la douleur commence à diminuer; la partie transpire une sérosité fétide; la rougeur & l'enflure disparoissent ; l'accès est fini : cela dure plus ou moins longtems à se passer, suivant que le malade est plus ou moins fort. C'est l'affaire de 12, 20, ou 30 jours; il reste alors une sensibilité douloureuse dans toute la partie qui a été

malade, avec une aſſez grande foibleſſe.

Quand l'accès eſt ſur le point de paroître, les urines ſont pendant pluſieurs jours auſſi pâles que de l'eau, ou comme de la limonnade. Quand l'accès eſt préſent, il ſera d'autant plus court, que les urines ſeront plus chargées d'un ſédiment jaunâtre ou rouge, & qu'elles en charieront une plus grande quantité. La violence de la fièvre annonce celle du paroxime; ſi elle n'eſt que médiocre, il ne ſera pas long.

Quand le malade eſt âgé ou ruiné par de fréquentes attaques, l'humeur goutteuſe cauſe des concrétions pierreuſes dans les jointures, la gravelle, la pierre dans les reins & dans la veſſie, & pour peu qu'il ſoit mal conduit, l'humeur ſe jette aiſément ſur les viſcères, & le tue, comme je l'ai dit ci-devant.

CHAPITRE XII.

Pronostique.

UN premier accès de Goutte n'eſt pas dangereux quand le malade eſt jeune & vigoureux, & que le mal n'attaque qu'une ſeule jointure; celle qui n'attaque qu'un pied à la fois, n'eſt pas de longue durée: deux ou trois ſemaines ſuffiſent pour s'en délivrer, à moins qu'après ce tems-là elle ne ſe jette immédiatement ſur le genou, ou ſur l'autre pied; car alors il arrrive que l'accès dure ſix ſemaines ou deux mois. Quand elle en attaque pluſieurs à la fois & ſur-tout les mains, les coudes & les épaules, elle peut devenir promptement dangereuſe, elle dure long-tems, & il eſt difficile de lui faire quitter priſe.

Quand elle eſt héréditaire, elle

n'eſt pas incurable ; on peut vivre longtems par les ſoins qu'on ſe donne pour en diminuer les effets ; & une conſtante régularité dans le régime, l'exercice, l'uſage des bains, la privation des boiſſons fortes & des plaiſirs vénériens, peuvent en débarraſſer le malade tout-à-fait : j'en ai quantité d'exemples, & les ouvrages des Médecins qui ont été célèbres nous en fourniſſent aſſez.

Il eſt extrêmement dangereux de repouſſer l'humeur goutteuſe dans la maſſe du ſang, en appliquant des remèdes ſur les jointures.

Les accès ſont d'autant plus violens, que l'intervalle de l'un à l'autre a été plus long, ſur-tout ſi le malade a continué de vivre d'une façon irrégulière & voluptueuſe.

Au contraire, quand l'accès a manqué de paroître, ſi le malade eſt jeune, & actuellement occupé à faire ce qu'il convient pour en guérir,

c'eſt une marque qu'il en ſera débarraſſé en continuant les remèdes & le régime.

Si les accès ſont fréquens, attaquant ſucceſſivement la tête, la poitrine, l'eſtomac, les épaules, les coudes, & qu'il y ait en même-tems complication d'autres maladies, le cas eſt très dangereux; la mort eſt à la porte.



CHAPITRE XIII.

Cure de la Goutte.

LA Goutte a cela de particulier, que c'eſt une maladie qu'on peut guérir quand on veut, & dont cependant on ne guérit preſque perſonne. Cette eſpèce de paradoxe ceſſe d'en être un, dès qu'on fait attention que la Goutte eſt ordinairement le fruit de la volupté, & qu'on réfléchit ſur l'impoſſibilité qu'il y a d'en détacher les hommes: nous ſemblons être nés pour ne ſuivre qu'elle; elle a des attraits dont on ne ſe ſent capable de ſe ſéparer que par la mort. Mais a-t-on bien réſolu de faire le ſacrifice de ſes charmes, on eſt à moitié délivré des maux qu'elle traîne après elle, & les ſecours de la médecine achevent de détruire

aiſément les déſordres où elle nous a jetté.

Il eſt rarement donné à l'homme d'être ſupérieur à ſes paſſions, à ſes goûts; on eſt aſſez foible pour s'en faire un objet de félicité; on compte la vie pour rien, ſi on ne jouit pas de toutes les voluptés qui la détruiſent; on croit que l'on n'exiſte que pour ſatisfaire les plaiſirs des ſens; on les recherche, on les ſuit, on s'y attache; & dût-on être martyriſé par les douleurs qui en ſont la conſéquence, on ne peut pas ſe réſoudre à les quitter. Quelle reſſource reſte-t-il aux Médecins avec de tels gens? que ſert leur génie, leurs lumières, leur éloquence, quand ils ne peuvent pas perſuader, que le ſouverain bien conſiſte dans la jouiſſance d'une ſanté parfaite, & qu'on refuſe les moyens qu'ils offrent pour l'obtenir?

Ceux qui ont hérité de la Goutte

de leurs parens, ou ceux qui l'ont acquise par les causes que nous avons détaillées plus haut, sont ordinairement avertis qu'ils vont en avoir une première attaque, par des signes qui la précèdent, & l'annoncent d'une manière assez distincte.

Quand l'humeur de la Goutte est en assez grande quantité pour gêner la masse des fluides, & qu'elle est mise en mouvement par quelque cause incidente; telles que sont le refroidissemeut causé par un coup de vent, par un tems humide qui arrête la transpiration, par un excès dans l'usage des liqueurs fortes, ou dans les plaisirs vénériens, ou par quelque sorte de fatigue que ce soit; cette humeur excite un petit mouvement de fièvre intérieure, que le malade remarque par une pesanteur de tous ses membres; il est sujet à des nausées ou envies de vomir sans effets; il lui remonte de

l'eſtomac des rapports bilieux très-amères; il friſſonne de tems à autre; il eſt ſaiſi de froid au milieu de ſon ſommeil qui eſt agité; enfin ſitôt qu'il voit paroître les alimens ſur la table, il perd l'appétit tout-à-coup, & il éprouve un ſoulevement d'eſtomac ſuivi d'une petite foibleſſe de tout le corps. Les larmes qui coulent involontairement des yeux, & les noient par leur abondance, ſont ſi âcres, qu'on reſſent une brûlure ſemblable à celle que peut cauſer du ſel appliqué ſur les membranes de l'œil. Voilà les ſignes peu équivoques qui précèdent l'accès de la Goutte, & qui ſera d'autant plus violent, qu'ils auront plus duré avant la manifeſtation des douleurs.

Quoiqu'il ſoit aſſez ordinaire que l'accès ſurvienne en hiver ou en automne, il peut arriver tous les jours de l'année; j'en ai mille exemples joints à ma propre expérience.

J'ai connu des Goutteux qui en étoient ſaiſis régulièrement de trois en trois mois; j'en ai connu d'autres qui l'avoient au milieu de l'Eté, & qui n'en étoient délivrés qu'au retour de l'arrière-ſaiſon : il importe peu à quel tems de l'année la Goutte ſe manifeſte; le traitement de l'accès eſt à-peu-près le même.

Tous les praticiens conviennent que le tems de l'accès n'eſt pas celui qu'il faut choiſir pour entreprendre la cure radicale de cette maladie, & qu'il étoit beaucoup plus ſûr d'attendre qu'il fût paſſé; auſſi, comme on n'a que rarement le tems de ſe précautionner contre la première attaque, on ſe contente d'en rendre la violence auſſi ſupportable que la prudence puiſſe le permettre.



CHAPITRE XIV.

Cure de l'accès.

C'EST l'affaire de la nature, beaucoup plus que celle de l'art, de débarraſſer le corps de l'humeur qui cauſe l'accès de la Goutte ; le Médecin doit ſe conduire plutôt comme auxiliaire, que comme première puiſſance.

Lors donc que les ſymptomes de la Goutte régulière paroiſſent, on doit d'abord mettre le malade à un régime léger & doux, qu'il faut préférer à la ſaignée, parcequ'elle peut empêcher l'expulſion de l'humeur goutteuſe ſur les extrémités du corps, & la repouſſer ſur les viſcères : mais ſi le malade eſt vigoureux, replet, diſpoſé à l'inflammation, ou ſi la fièvre eſt forte, la ſaignée eſt abſolument néceſſaire, à quelque période

période que ce ſoit de l'accès ; autrement l'expulſion de la Goutte retarde, & ce retardement peut devenir fatal ; les bons Médecins en ſavent la raiſon phyſique.

L'accès étant préſent, & la douleur violente, il faut bien ſe garder de rien appliquer ſur la partie malade, ſoit pour diminuer la douleur, ſoit pour diſſiper l'humeur : preſque tous ceux qui ont l'imprudence de condeſcendre au déſir qu'ont les malades de diminuer leurs ſouffrances par l'application des cataplaſmes, des emplâtres, de l'opium, ou de tout autre remède quelconque, ſont ordinairement cauſes de leur mort, ou ils prolongent leurs cruelles ſouffrances pour plus de vingt ans.

Le meilleur parti qu'il y ait à prendre, & qui eſt plus efficace que tous les remèdes du monde, c'eſt d'envelopper la partie malade

d'une légère flanelle, immédiatement appliquée ſur la peau : rien n'eſt plus propre à faciliter la tranſpiration, & à diſſiper la douleur. Je m'en ſuis ſervi dans toutes les occaſions, & je ne trouve pour mon propre uſage rien de meilleur, ni de plus ſûr.

Il faut en même-tems faire uſage de tout ce qui peut éxciter une douce tranſpiration, & l'entretenir.

℞. Camphor. ſal. vol. ſuccini, Corn. cervi āā gr. vi. pulv. e chel. cancror. ſimpl. ℈j. Syr. cariophil. q. ſ. fiat bol. ſtatim ſumend. & repetatur quarta hora, ad ſex vic. ſuper bibend. hauſt. ſeri lact. cum vin. canarin. ſub calid.

La diète doit être peu nourriſſante : il faut donner des potages légers & des bouillons de poulet, dans leſquels on met un peu d'orge perlé. Il faut abſolument retrancher la viande, le poiſſon, la bière, le

vin, le caffé, & ne s'en tenir qu'au bouillon, si le malade est jeune & robuste : plus la diète est légère, plus l'accès devient supportable.

Pour boisson ordinaire on peut donner de l'eau de gruau, ou de l'eau d'orge; si le malade est foible, on peut quatre fois par jour mettre un petit verre d'excellent vin dans un gobelet de sa boisson, ou dans un grand verre d'eau panée. L'expérience ne m'a fourni rien de plus simple ni de plus prompt dans l'accès, pour hâter la dissipation de l'humeur goutteuse, que de garder le lit à toute rigueur, d'échauffer un peu l'air de la chambre, & de boire quatre fois par jour un grand verre de tisane sudorifique, faite des bois de *gayac* & de *sassafras*, & se couvrir pour suer. L'accès le plus violent ne tient pas huit jours contre cette méthode, en observant la diète que je viens de décrire; c'est

ce que j'obſerve moi-même, quand je ſuis dans l'accès.

Si le malade eſt abattu par l'âge & un grand nombre d'accès, on peut le nourrir davantage, & lui accorder un peu plus de vin, ſurtout s'il a été grand mangeur & grand buveur; parceque dans ce cas-là, l'humeur goutteuſe pourroit par un régime trop ſévère, rentrer dans le ſang, & y cauſer de grands déſordres.

Si le malade a des envies de vomir, on peut, au cas qu'il ſoit jeune & vigoureux, faciliter le vomiſſement, par un vin émétique ou de l'ipecacuanha, par-deſſus lequel il prendra une infuſion de chardon béni; après quoi il faudroit lui donner dequoi le reſtaurer, ſoit de la thériaque, de la confection d'alkermès, des eaux cordiales; ou bien

℞. Lapis contrayerv. ℈io, caſtor ruſſ.

ſal volat. ſuccin. corn. cerv. āā gr. vi. confect. alkerm. q. ſ. fiat bol. quem ſumat cum hauſtu ſequent.

℞. Aq. lact. alex. ℥ij. theriacal. ℥i. ſyrup lemon ʒiv. Spirit. nitr. dulcis ℈ij. laudan. liquid. ſal volat. oleos āā. gutt. xv. miſce, fiat hauſt.

Si, malgré cette précaution, l'eſtomac paroît encore dans le déſordre, & ſi la Goutte ſemble ſaiſir les viſcères auſſi bien que les extrémités, il faut promptement appliquer des véſicatoires aux jointures qui auroient été douloureuſes.

C'eſt à la diète, à la douce tranſpiration, & aux boiſſons délayantes, qu'il faut confier un accès de Goutte régulier, c'eſt-à-dire, qui ne ſaiſit qu'une jointure ou deux à la fois. Deux ou trois ſemaines d'attention ſuffiſent pour en délivrer le malade; mais s'il eſt d'un âge avancé, ayant le pouls petit, les eſprits

languiſſans, & ſaiſi d'un accès qui attaque toutes les extrémités à la fois, après en avoir eu pluſieurs autres antérieurement; les diaphorétiques, les cordiaux, doivent être mis promptement en uſage, étant mêlés aux laxatifs; & ſi l'eſtomac eſt en même tems gonflé & froid, il faut donner de bon vin pur en aſſez grande quantité : on peut le rendre pénétrant, en y faiſant infuſer du gingembre, de la racine de ſerpentaire, ou du poivre long. Je me ſers pour mon propre uſage de quelques gouttes d'*huile de muſcade*, ou d'*eſſence de canelle* dans du vin d'Eſpagne, quand les crampes d'eſtomac m'incommodent au plus fort de mes douleurs; cela m'ôte ces crampes dans l'inſtant, & je ne tarde point à m'aſſoupir & à tranſpirer doucement.

Si au contraire le malade eſt dans la vigueur de l'âge, d'un tempéra-

ment ſanguin, ayant des douleurs violentes, que la fièvre s'allume au point d'affecter le cerveau, & de cauſer le délire, il faut promptement ſaigner aſſez copieuſement; la douleur diminuera, la fièvre & le délire diſparoîtront, & l'iſſue de la matière goutteuſe deviendra très-facile : on répétera la ſaignée ſuivant l'indication. Si, par une ſuite fatale du délire, le malade tombe dans l'aſſoupiſſement léthargique, ce cas eſt extrême, la vie du malade eſt en danger; il faut mettre tout en uſage pour l'en tirer.

Si-tôt que par les moyens ci-deſſus détaillés, l'accès de Goutte commencera à ſe diſſiper, ce qu'on connoît à la diminution de la douleur, à l'affaiſſement des parties qui ont été gonflées, il faut évacuer le reſte de l'humeur goutteuſe, par un petit purgatif très-doux, qui n'excite que trois ou quatre fois tout au

plus. Une once de manne, & un demi-gros de séné suffisent pour cela, étant infusés dans un grand verre d'eau; ou bien une livre de lait, dans lequel on aura jetté trois gros de crême de tartre, quand il est bouillant; après quoi on le laisse se cailler, & quand il est tiède, on le passe à travers un linge, & on le fait prendre au malade en deux fois dans l'espace d'une demi-heure. Cette purgation doit se répéter deux fois par semaine seulement. Il ne faut pas se presser, & sur-tout il faut se souvenir qu'il n'est rien de plus dangereux que de purger les Goutteux trop tôt, ou trop fort: c'est le moyen de leur faire perdre l'estomac. Quand on croira le malade suffisamment purgé, on lui fera boire pendant six semaines d'une tisane, faite avec une once de chacun des trois bois sudorifiques, c'est-à-dire une once de *sassafras*, de

de *Gayac*, de *Salſepareille*, bouillis dans trois livres d'eau, juſqu'à la diminution d'un tiers. Je m'en ſuis toujours bien trouvé dans la pratique, & j'en ai fait uſage moi-même avec ſuccès.

Pour achever d'ôter la douleur & la foibleſſe des parties qui ont ſouffert dans l'accès, il faut, ſi la ſaiſon le permet, baigner le malade dans de l'eau, qui ne ſoit que tiède, & ne le laiſſer dans le bain que quinze minutes; le bien ſécher quand il en ſort, & le mettre dans un lit baſſiné, où l'on ne le couvrira pas trop; ce qu'on répétera trois fois par ſemaine pendant un mois ſeulement.



CHAPITRE XV.

De la Goutte remontée dans l'eſtomac.

SI l'humeur goutteuſe, par quelque cauſe que ce ſoit, ſe jette ſur l'eſtomac, le malade y ſent des douleurs & des tiraillemens affreux; il fait mille efforts inutiles, pour rendre par en haut des vents & des glaires bilieux qui le ſuffoquent; il perd la reſpiration; ſes paroles ne ſont plus que des ſons mal articulés & convulſifs; le danger eſt fort grand. Il faut donc, dans ce cas-là, lui faire prendre à l'inſtant vingt gouttes de *Laudanum liquide de Sydenham*, pour relâcher l'eſtomac. A peine les a-t-il avalées, qu'il vomit une quantité énorme d'humeur bi-

lieuse & grasse comme de l'huile de baleine: il respire; les vents se dissipent. Il faut d'abord après lui ouvrir la veine du pied, & si-tôt qu'on a tiré 16 onces de sang, lui appliquer des vésicatoires aux deux pieds & au gras de la jambe: dès qu'ils commencent à mordre, les accidens de l'estomac cessent, & le malade est sauvé en moins de 12 heures. C'est ainsi que je tirai d'affaire le nommé *Glise*, Soldat de la compagnie du Prince *Ferdinand de Brunswick*, & dont je donnerai l'histoire ci-après.

Si la Goutte remonte par la faute du malade, par celle d'un mauvais traitement, ou par la foiblesse du tempérament; il faut se presser de la rappeler à l'extérieur, & de faciliter la déposition de l'humeur goutteuse. Le tems est précieux. *Sin forte ignea colluvies ista, intempestive retrocedat, totis viribus contendendum est, ut*

in partem, quam prius occupaverat revertatur (*a*).

On peut ſaigner du pied copieuſement, ſi le malade eſt fort; après quoi on lui applique, comme je l'ai dit, les véſicatoires; & on lui fait paſſer de légers purgatifs, mêlés avec les ſtomachiques & les cordiaux.

℞. Elixir. ſalutis. tinctur. ſacræ ā̄ā. ℥i. Elixir proprietatis ʒiß. Spirit. lavendul. c. c. ā̄ā. ʒi. miſce, & ſi opus fuerit poſt operationem, capiat ſequent.

℞. Pill. Matthæi gr. vj. Sal. volat. ſuccin. gr. v. Theriac. ʒß. Ol. nucis moſchat. gutt. ij. Confectio alkerm. qu. ſ. fiat bolus horâ ſomnii, ſumend. ſuper bibendo hauſtum ſequent.

℞. Aquæ menth. ℥ij. Epidem. ʒvj. Syrup. croci ʒiij. Tinctur. caſtor. ℈ij. miſce, fiat hauſt.

(*a*) Mead. monita medica.

Si le malade aimoit mieux prendre des pillules, il faut lui donner les ſuivantes :

℞. Pill. Ruffi Stomach. cum gum. Extract. rudi ā̄ā. ℈ß. Sal. volat. ſuccin. gr. viij. Ol. cinnamom. chimic. gutt. ij. miſce, fiant Pill.

Le purgatif ſtomachique ſuivant peut être donné avec ſuccès.

℞. Vini albi ℥v. Radicis rhabarb. ʒiß. Fol. ſennæ ʒij. Sal. abſinth. gr. ij. Pulver. cinnam. Sem. cardamom. Radicis gentian. ā̄ā. ℈j. Corticis aurantior. ℥j. infunde, & coque lento igne. Colaturæ ℥iij. adde Syrup. de Spina cervin. ℥ß. Sal. volat. aloes tinctur. caſt. ā̄ā. ʒj. miſce, fiat potio.

Les lavemens légèrement purgatifs ſont d'un merveilleux ſecours dans le cas dont il s'agit ; mais il faut prendre garde qu'ils ne deviennent fatigans par leur fréquence.

Ces moyens prudemment employés, détourneront efficacement l'humeur goutteuſe de l'eſtomac, & la rappeleront ſur les extrêmités.

Il faut entretenir l'écoulement des véſicatoires par de légers ſuppuratifs : je me ſuis ſouvent ſervi du baume d'Arceus, pendant 15 à 20 jours, & j'ai produit par-là une ſi prodigieuſe évacuation, que la Goutte & tous ſes ſymptomes diſparoiſſoient fort vîte & pour long-tems.

Quand le ſang du malade eſt dans l'état d'appauvriſſement, que la circulation eſt languiſſante, ou quand il eſt âgé & affoibli par un nombre d'attaques, les médicamens cordiaux & ſtomachiques ſont ceux qu'il faut lui donner.

℞. Pulv. ari compoſit. corticis Winteran. ãã. ℈ß. Sal. volat. armoniac. alcohol. mart. ãã. gr. vj. Pulv. croci. Radicis angelic. hiſpanic. ãã. gr. v. Ol. menthæ. gutt. 2.

Confectio alkerm. q. ſ. fiat bolus, mane ac ſero ſumend.

En ſuppoſant que le Goutteux ſoit foible, maigre, & diſpoſé à la conſomption, il faut lui donner des remèdes fortifians, mêlés aux balſamiques & aux pectoraux.

℞. Balſam. tolut. Pulveris croci. Caſtor. Sal. ſuccin. Flor. benzoin. ãã. gr. v. Corticis peruvian. gr. xv. Gum. tragacanth. gr. v. Balſam. peruvian. gutt. vj. Ol. aniſi gutt. I. Confectio alkerm. q. ſ. fiat bolus.

Les précautions qu'on vient d'indiquer ſont plus que ſuffiſantes pour détourner la Goutte de l'eſtomac, & faire ceſſer tous les ſymptomes de cet accident. Cependant s'il arrivoit que ce viſcère fût ſi fort chargé de l'humeur goutteuſe, & de cette bile gluante, qui cauſe ſans ceſſe des ſoulèvemens & des envies de vomir, il faudroit en faciliter le

vomissement par une infusion de chardon béni; & si cette infusion toute seule ne suffisoit pas, on pourroit mettre dans une tasse ou deux de cette liqueur, 20 ou 30 grains d'ipécacuanha, observant de faire prendre au malade un grand verre d'eau tiède chaque fois qu'il vomit. L'opération étant finie, on lui donnera de deux en deux heures une tasse de la potion suivante.

℞. Aquarum menthæ, salviæ, cinnamom. cum vin. ãã ℥ij. Succ. kermes ʒiv. Syrup aurantior. amar. ℥ij. misce.



CHAPITRE XVI.

Goutte remontée dans la poitrine.

LA Goutte remontée dans la poitrine, y cauſe les ſymptomes de la Péripneumonie ou de la Pleuréſie, ſuivant qu'elle attaque le poumon ou la plèvre. Ces ſymptomes ſont ſi connus, que ce n'eſt pas ici le lieu de les décrire : or, ſi-tôt qu'on en a les indices caractériſtiques, il faut ſe hâter de ſaigner du pied, autant que la vigueur du malade peut le permettre, & lui appliquer promptement des emplâtres véſicatoires, qui embraſſent les jambes depuis la cheville du pied juſqu'au jarret; enſuite il faut le fortifier par des cordiaux volatils, & propres à exciter & entretenir une tranſpiration douce & modérée.

Les laxatifs, les lavemens doivent

être mis en uſage relativement à l'âge, à la force du malade, & à l'ancienneté de la maladie; il n'y a pas un inſtant à perdre : j'ai vu ſouvent que pour avoir différé 24 heures, il en coutoit la vie aux Goutteux; & le poumon, à l'ouverture de ces cadavres, m'a toujours paru gangrené, dans le lieu où s'étoit jettée l'humeur goutteuſe. Cette humeur eſt ſi active, qu'il faut promptement l'évacuer par toutes les voies, par tous les moyens connus, les employer preſque tous en même tems.



CHAPITRE XVII.

Goutte remontée dans la tête.

Si cette humeur ſe jette ſur le cerveau, l'apoplexie & la paralyſie ſuivent de près ; les bourdonnemens & les tintemens d'oreilles ſont les précurſeurs, qui annoncent que le cerveau va être pris ; les foibleſſes, les évanouiſſemens ſuccèdent ; les envies de vomir, le vomiſſement tourmentent tour à tour ; enfin l'aſſoupiſſement létargique & la mort ne ſont pas loin, ſi le malade n'eſt promptement ſecouru. Dans un danger ſi preſſant il faut être vif : il s'agit d'ouvrir les deux veines du pied dans un quart d'heure de tems, & de tirer deux livres de ſang, ſi le malade eſt aſſez fort : & en ſuppoſant qu'il ſoit jeune & vigoureux, cette

évacuation peut être doublée, après quoi il faut faire prendre 4 grains de tartre émétique dans un grand verre d'eau tiède ; & si-tôt que l'estomac & les intestins ont été suffisamment vidés, il faut appliquer de grands vésicatoires aux deux jambes, comme dans le cas précédent : ce sont-là les plus prompts & les plus sûrs moyens de faire une puissante diversion. Il faut soutenir le malade par l'usage des cordiaux & des stomachiques, & lui faire prendre de tems à autre un verre de vin d'Espagne. On doit se souvenir, que dans tous les cas où l'on applique des vésicatoires aux Goutteux, on doit les faire suppurer pendant 15 à 20 jours, en y appliquant le matin & le soir des linges couverts de baume d'Arceus; tous les symptomes disparoissent, & leur retour n'est point à craindre si-tôt; parceque l'humeur goutteuse se trouve si puis-

ſamment évacuée & diminuée par ce moyen, qu'elle n'eſt plus en état d'agir ; & l'on peut même immédiatement après commencer à entreprendre la cure radicale dont nous parlerons bien-tôt.



CHAPITRE XVIII.

Goutte vérolique.

LE virus vérolique ayant pénétré la maſſe du ſang, il lui communique cette acrimonie putride, qui en fait le caractère diſtinctif, & qui peut ſe préſenter ſous mille formes différentes, relativement aux parties diverſes qui en peuvent être attaquées.

Une gonorrhée, un chancre, un bubon vénérien mal traités, peuvent cauſer l'infection de tout le ſang : cette cauſticité ſeptique attaque la lymphe directement; celle-ci qui baigne & arroſe toutes les parties nerveuſes & membraneuſes du corps, y porte la matière de feu & de corroſion, propre à produire la Goutte vérolique. Cette Goutte a cela d'avantageux ſur toutes les au-

tres, que le mal principal, dont elle n'eſt qu'une ſuite, pouvant être guéri fort aiſément, elle diſparoîtra pour toujours; il faut paſſer les remèdes, ſuivant la méthode de Paris ou de Montpellier: ſans cela point de guériſon à eſpérer. L'accès doit être conduit ſuivant les règles que j'en ai données ci-devant; & dès qu'il eſt paſſé, que les forces du malade & la ſaiſon le permettent, il faut entreprendre la cure radicale de cette Goutte, c'eſt-à-dire, le traitement de la vérole qui l'a occaſionnée.



CHAPITRE XIX.

Goutte ſcorbutique.

Le virus ſcorbutique, dont les gens d'un tempérament ſanguin & bilieux ſont attaqués, cauſe aſſez ordinairement en automne une Goutte violente & univerſelle à ceux qui boivent à la glace, ou qui gardent les habits d'été juſqu'au retour des tems de brumes & de brouillards.

Cette Goutte s'annonce de loin par des nauſées & des rapports bilieux : les malades qui vont en être attaqués, ſentent une peſanteur douloureuſe au milieu des bras, aux hanches ; ils ſont preſque glacés du matin au ſoir à l'extérieur du corps ; ils ſentent diſtinctement qu'ils ont la peau froide des pieds à la tête, tandis qu'ils brûlent intérieurement ; toute tranſpiration eſt arrêtée, le

ſommeil

ſommeil n'eſt ni profond, ni tranquille; le dégoût pour les alimens eſt extrême; un moment après la faim eſt inſupportable; la fièvre ſe manifeſte avec la dernière violence; les pieds, les jambes, & preſque toutes les jointures du corps ſont priſes à la fois.

Dans ce cas-là, la ſaignée eſt ſi efficace, que dès que la veine eſt ouverte, le malade ſent ceſſer toutes ſes douleurs à l'inſtant; c'eſt ce que j'ai éprouvé moi-même.

Il faut répéter la ſaignée ſuivant l'âge & les forces du malade, paſſer d'abord à une diète humectante, & à l'uſage des ſudorifiques mêlés aux ſtomachiques.

Si-tôt que l'accès eſt fini, les marques du ſcorbut paroiſſent à la bouche; la reſpiration eſt courte, gênée; tous les muſcles ſont douloureux; & les urines reſtent troubles & enflammées pendant plus de ſix

mois; le malade ne peut preſque pas marcher ſans être très-fatigué. Si-tôt qu'il commencera à ſe rétablir, il faudra l'envoyer aux bains dans un climat chaud, tel que le Languedoc, le royaume de Naples, ou le Portugal; il doit y vivre deux ou trois ans, pour y tranſpirer ſon humeur ſcorbutique, qu'il tâchera d'adoucir par les remèdes appropriés, avant de faire uſage des bains, qui ne conviennent que lorſque les ſymptomes du ſcorbut ont diſparu.

Il faut ſur-tout bien ſe garder de lui faire prendre le lait; le ſcorbut deviendroit violent, & l'on auroit beaucoup de peine à le faire diſparoître: les antiſcorbutiques amers & les acides conjointement employés, ſont les premiers auxquels il faut recourir; après quoi, l'exercice, les eaux, les bains, joints à la chaleur du climat, rétabliront le malade; c'eſt-là le plus ſûr moyen de gué-

rir une fois pour toutes. Si ces précautions ſont négligées, il ſera malade toute ſa vie, & il périra d'une Goutte univerſelle remontée. Le ſcorbut eſt un virus, dont on ne ſe défait pas aiſément dans un climat plus nord que 40 ou 44 degrés, ſur-tout quand il a été capable de cauſer la Goutte. Les Eſpagnols qui veulent en guérir, ſont obligés d'aller au Mexique.



CHAPITRE XX.

De la Lèpre goutteuſe.

Les hommes, qui ont ſouffert les tourmens de la Goutte pendant vingt ou trente ans, ont ordinairement le ſang ſi fort appauvri & ſi diſpoſé à la pourriture, qu'ils ne tranſpirent preſque plus. L'humeur goutteuſe, qui les accable, s'arrête dans les petites glandes de la peau, & elle ne peut plus s'en échapper: elle pourrit ces glandes, elle les fait ſuppurer, & le malade eſt tout couvert de puſtules, & de croutes lépreuſes des pieds à la tête. Cette eſpèce de lèpre fait une très-grande diverſion à l'humeur qui avoit coutume de cauſer de violentes douleurs aux pieds, aux genoux & aux mains: le malade ne les ſent preſque plus; mais il perd totalement le

ſommeil, par rapport aux démangeaiſons cruelles & continuelles dont il eſt ſans ceſſe tourmenté.

La plus grande faute que l'on puiſſe commettre dans ce cas-là, c'eſt de chercher à appaiſer ces démangeaiſons par des pommades, des onguents, ou des fomentations répercuſſives : il eſt très-certain que tous ces moyens tueront toujours le malade. Un ſecours plus ſûr, & qui ne manque jamais de ſuccès, c'eſt de tremper le malade dans un bain, fait moitié d'une décoction de feuilles de mauves & moitié de lait; obſervant avec ſoin que ce bain ne ſoit que tiède, & de n'y laiſſer le malade que dix ou quinze minutes tout au plus. Il eſt eſſentiel de prendre toutes les meſures néceſſaires pour qu'il ne ſe refroidiſſe pas quand il en ſort : après cinq ou ſix bains faits de cette façon, il faut appliquer un véſicatoire de quatre pouces de

diamètre, ſur une des jointures qui auroit été douloureuſe précédemment, & l'y laiſſer pendant huit jours au moins; alors toute l'humeur goutteuſe quittera la peau; elle ſe portera à l'endroit où eſt le véſicatoire; elle s'écoulera par cette voie; le malade perdra ſes démangeaiſons, & il retrouvera bientôt le ſommeil. Plus les malades qui ſont attaqués de cette ſorte de lèpre, ſont vieux, plus il faut laiſſer ſuppurer le véſicatoire: il n'y a nul inconvénient à le garder ſix mois ou un an; il y en auroit beaucoup à le garder trop peu. Il faut bien ſe ſouvenir que la mort ſuit de près cet extrême dégré de la pourriture du ſang chez les Goutteux; que l'on y faſſe attention.



CHAPITRE XXI.

De la Goutte ſciatique.

IL arrive ſouvent que l'humeur de la Goutte ſe fixe ſur les enveloppes tendineuſes de la jointure des hanches avec la cuiſſe ; elle y cauſe des douleurs ſourdes, preſque continuelles, & qui deviennent très-violentes pluſieurs fois par an ; ces douleurs s'étendent auſſi tout le long de la cuiſſe ; & quand elles ſont diſſipées, elles ſe jettent ſur le bas de l'épine du dos pour pluſieurs mois. Soit qu'elles attaquent l'un ou l'autre de ces endroits, elles gênent beaucoup la marche & les mouvemens du malade, & elles augmentent par la chaleur du lit. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elles ſont plus violentes en été qu'en hiver ; quand il pleut ou quand il neige,

le mal eſt plus fort que quand il gèle; enfin la douleur eſt quelquefois ſi violente, que la cuiſſe perd toute ſa force, & le malade la traîne comme ſi elle étoit paralytique. Quand on laiſſe trop vieillir cette eſpèce de Goutte, elle devient très-difficile à guérir: elle peut durer dix ou vingt ans ſans intermiſſion: toute ſorte de fatigue l'augmente; l'on en meurt ſouvent ſans fièvre, & par la ſeule violence de la peine, après pluſieurs mois d'une agonie inſupportable.

Quand cette Goutte eſt produite par une cauſe vénérienne, elle dure toute la vie, ſi la cauſe eſt négligée. Elle eſt ſouvent traitée pour le rhumatiſme; & le peu de ſuccès qu'on ſemble avoir eu juſqu'à préſent dans la cure de ce mal, paroît ne devoir être attribué qu'au mauvais choix des moyens: il eſt ridicule de prétendre la guérir ſans avoir recours à la ſaignée fréquente, à l'uſage des ſudorifiques,

ſudorifiques, des bains, & ſur-tout de la douche faite pluſieurs mois de ſuite ſur la partie affligée: ce ſeul moyen peut la détruire ſans retour. Si l'on veut tuer ceux qui en ſont attaqués, il ſuffira de les purger trop ſouvent ou trop fort; j'en ai vu mourir à Londres quantité qui avoient été traités par cette fauſſe & pernicieuſe méthode, que ſuivoit un Médecin auſſi opiniâtre qu'il étoit peu éclairé.



CHAPITRE XXII.

De la Goutte des petits enfans.

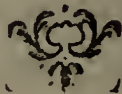
Les petits enfans des deux ſexes, ſont quelquefois attaqués de la Goutte la plus violente, & elle offre chez eux tous les ſignes qui la caractériſent chez les adultes. Ni les parens, ni la plupart de ceux à qui l'on confie le ſoin de ces petits malades, ne ſoupçonnent preſque jamais que dans un âge ſi tendre on puiſſe avoir la Goutte; ils ſont beaucoup plus diſpoſés à le nier qu'à le croire : juſques-là même que ſi quelque Médecin éclairé s'aviſoit d'en parler, il paſſeroit au moins pour un rêveur, & on le couvriroit de ridicule. Cette funeſte prévention cependant, eſt cauſe de la perte de quantité de ces petites victimes; j'en ai bien des exemples,

ſur leſquels je gémis encore. On a coutume de traiter les maladies des jointures auſquelles les petits enfans ſont ſujets, avec des remèdes aſtringens & répercuſſifs : il réſulte deux inconvéniens également terribles de cette façon de conduire les enfans qui ont la Goutte. Premièrement, perſuadé comme on l'eſt que ce mal ne peut jamais les attaquer, on repouſſe, par ce traitement abſurde, l'humeur goutteuſe ſur les viſcères, & ces enfans périſſent : ou bien, s'ils réſiſtent à cette mauvaiſe méthode, ils reſtent eſtropiés pour le tems qu'ils ont à vivre.

Que l'on y faſſe donc attention : les enfans ſont quelquefois, dès l'âge de trois ou quatre ans, attaqués d'une Goutte cruelle ; d'autres n'en ſont ſaiſis qu'à huit ou dix ans ; quelquefois auſſi un peu plus tard. Il faut les traiter comme les grandes perſonnes ; ayant ſoin ſeulement de

proportionner la dose des médicamens à la délicatesse de leur tempérament & à leur jeune âge.

Je n'insisterai point ici à persuader ceux qui pourroient nier les vérités que je viens d'avancer; je me contenterai de les plaindre, & de les envoyer chez le célèbre Baglivi; ils lui entendront dire aussi: *Adolescentes rarissimè podagrâ corripiuntur; verùmtamen si à patre vehementer podagrico generati fuerint, nil mirum si aliquandò per ipsa ætatis initia, leviter corripiuntur, uti ex observationibus constat.* On peut lire les observations qui sont à la fin de cet Ouvrage; j'y rapporte quelques exemples d'enfans goutteux.



CHAPITRE XXIII.

Cure radicale de la Goutte.

LEs Médecins guériroient tous les Goutteux, si ceux-ci pouvoient se soumettre aux conditions dont dépend leur guérison: ils ne veulent pas les suivre pour l'ordinaire, parcequ'elles leur paroissent trop dures; ou peut-être, parcequ'une longue habitude de voluptés successives étant devenue pour eux une seconde nature, il n'est pas en leur pouvoir de la changer. Je n'ai pas trouvé un Goutteux sur mille qui voulût renoncer à ses voluptés pour obtenir sa guérison. Rien au monde ne montre mieux la petitesse de l'esprit humain, que cet inviolable attachement que nous avons pour nos goûts, nos mœurs & nos préjugés.

Tout le monde sait que la Goutte

acquiſe, eſt le fruit de la volupté; on ſait de même que tous ceux qui reſpirent, veulent ne reſpirer que pour elle: on lui ſacrifie tous les jours ſa fortune & ſa vie; comment refuſeroit-on de lui livrer auſſi ſa ſanté & ſa tranquillité? C'eſt le parti que prend l'homme qui n'eſt pas au-deſſus de ſes ſens, & c'eſt conſéquemment le parti du grand nombre: mais celui qui eſt capable de mettre en comparaiſon les avantages ineſtimables de la ſanté, de la vie tranquille, & de la privation des douleurs, avec les agrémens paſſagers du luxe, du trouble, & des maux affreux qu'il fait naître pour le reſte du tems qu'on a à exiſter, n'héſite pas ſur le parti du meilleur; il fait des vœux pour ſe délivrer d'un mal qui empoiſonne ſes jours, qui le met hors d'état de jouir de tout ce que nous offre le tems d'une courte exiſtence, qui peut devenir très-longue

par la variété de ſes charmes ; & il eſt toujours prêt de donner toute ſa fortune, pour recouvrer une ſanté pure & ſans tache, qui ſeule conſtitue le vrai bonheur. Mécène, le plus bel-eſprit de la cour d'Auguſte, trouvoit l'exiſtence ſi précieuſe, qu'il ſouhaitoit de la conſerver, même au prix de tous les maux & de toutes les infirmités à la fois : quel cas n'en doit-on pas faire, quand elle eſt exempte de douleurs ? *Debilem facito manu, debilem pede coxa : tuber adſtrue gibberum, lubricos quate dentes, vita dum ſupereſt, bene eſt : hanc mihi vel acutâ, ſi ſedeam cruce, ſuſtine* (*a*). « Que je ſois manchot, » boiteux, cul-de-jatte, boſſu, édenté, n'importe ; pourvu que la » vie me reſte, je ſuis content, & » fuſſé-je même crucifié, je ſouhaiterois encore de la conſerver au » milieu des tourmens ».

(*a*) Seneca.

Aimer l'existence avant tous les biens de la fortune, souhaiter de la conserver à quelque prix que ce soit, n'est point un sentiment aussi foible qu'on s'imagine; cela peut se trouver joint au plus parfait mépris de la mort, & rien n'est plus naturel à l'homme d'esprit; mais se procurer des maux volontaires, entretenir ou augmenter par foiblesse ceux dont on est accablé, ne vouloir pas sacrifier la moindre passion aux avantages de la santé, c'est sottise, pour ne pas dire brutalité.

Il reste bien de quoi rendre la vie agréable à ceux qui veulent abandonner les excès: en rentrant dans les bornes que prescrit la nature, un Goutteux peut se délivrer de la plus terrible des maladies.

Ceux qui sont attaqués de la Goutte héréditaire, ne doivent pas craindre qu'on les assujettisse à une régularité plus sévère que les autres;

elle doit être la même : & duſſent-ils ſuppoſer que leur maladie eſt indéracinable, il n'en ſera pas moins vrai qu'on peut la guérir, ou la rendre ſi douce & ſi ſupportable, qu'elle ne ſera abſolument plus capable de troubler leur tranquillité, ni les faire craindre pour la perte prématurée d'une vie, qu'on pouſſera tout auſſi loin que ſi l'on n'eût jamais été Goutteux.

Quoique ce ſoit un avantage infini que de ſe déterminer de bonne heure, & preſque encore à la fleur de l'âge, à guérir de la Goutte, il eſt toujours tems de commencer. Heureux celui qui, après le premier accès, a pu ſe laiſſer perſuader qu'il devoit donner tout le reſte de ſes jours à combattre un ennemi, dont on lui aura fait jurer la deſtruction ! toujours ſur ces gardes, il ſera impoſſible qu'il en ſoit attaqué.

En ſuppoſant que le malade, dont

on veut entreprendre la cure radicale, ſoit encore au deſſous de 50 ans, il faut, ſi-tôt que l'accès eſt paſſé, évacuer, comme je l'ai dit, le reſte de l'humeur goutteuſe, par de légers purgatifs, par l'uſage des ſudorifiques modérés & des diurétiques, le fortifier enſuite par les ſtomachiques amers les plus doux, & le mettre en état d'aller aux eaux. En Allemagne les plus eſtimées ſont celles de Pyrmont de Carlsbaad, de Weiſſenbaad, d'Egra, d'Aix-la-Chapelle. En France il y en a tant, & dont les propriétés ſont ſi bien connues, qu'on doit les laiſſer au choix du Médecin. En Angleterre, celles de Bath & de Briſtol font des miracles. Celles de Scarborough ont auſſi des vertus qui ne le cèdent à aucune autre de l'Europe.

Il faut que le régime & la manière de vivre ſoient réglés pour le reſte de la vie du malade; les vian-

des les plus doûces & les plus légères lui ſeront preſcrites par préférence, & il n'en prendra que ce qu'il en faut pour ſe nourrir ſobrement, & ne donnera jamais dans l'excès; ſur-tout point de ſouper. Les perdrix, les faiſans, le lapin de garenne, le lièvre, le poulet, doivent alternativement paroître ſur ſa table; il faut en proſcrire le bœuf, le porc, le mouton, l'oie, & toute eſpèce de pâtiſſerie, de friture, de ragoût, & de ſalaiſon.

Le poiſſon de mer eſt préférable à tout autre, parcequ'il eſt moins glaireux, & moins ſujet à ſentir la vaſe; & l'on doit choiſir d'entre celui-là, les ſoles, les rougets, le maquereau, les dorades, les carlets, le merlan; il faut ſur-tout éviter le poiſſon qui venant de trop loin, commence à avoir un goût piquant, ou que l'on a ſalé pour le tranſport, comme c'eſt l'uſage en Allemagne.

Les légumes ſont la plus ſaine & la meilleure nourriture que puiſſent prendre les Goutteux. Ils doivent être apprêtés ainſi que le poiſſon & les viandes, toujours ſans acide; les épinards, les cardons d'Eſpagne, les artichauts, les concombres, les melons, les broccoli, la laitue, le pourpier, la chicorée, le céleri, ſont ceux qu'on doit préférer: il faut rejetter tous les légumes qui ſont farineux, comme trop indigeſtes, & faciles à s'aigrir dans l'eſtomac.

A l'égard de la boiſſon, il n'y a point à balancer; il faut renoncer au vin & à toute liqueur fermentée, telles que ſont la bière, le cidre, l'hydromel, & s'en tenir à l'eau pure; ſans cela point de guériſon radicale à eſpérer. Si les Goutteux ne veulent pas m'en croire, je leur donnerai ici le ſentiment de deux Médecins qui ont été très-ſavans & très-célèbres, *Sydenham* & *Mead.*

Le premier, qui lui-même avoit été Goutteux, presque toute sa vie, dit: « Nous sommes si éloignés de » convenir que l'usage du vin faci- » lite la digestion, que nous assurons » au contraire qu'il la détruit. Quand » toute l'habitude du corps est im- » prégnée de l'humeur goutteuse, il » est impossible de l'en débarrasser » sans une totale privation de toute » liqueur fermentée, quelque légère » & douce qu'elle puisse être. Tou- » tes les liqueurs de ce genre con- » tiennent un esprit piquant, un cer- » tain dégré d'acrimonie, & ce » qui est encore pis, d'un ferment » qui dispose nos humeurs à fer- » menter aussi (a) ». Ecoutons actuellement le Docteur *Mead*.

« Il faut absolument retrancher » l'usage du vin & celui de la bière » au malade; il ne boira que de l'eau

(a) *Sydenhami*, Opera medica.

» pure; il ſe nourrira de légumes,
» de lait, & de différens blancs man-
» gers qu'on en peut faire; il pourra
» une fois par jour, tout au plus,
» manger de quelque viande très-
» légère. J'ai connu pluſieurs perſon-
» nes, qui par ce moyen ont été
» garanties de la Goutte pour toute
» leur vie, & qui ſont parvenues à
» une vieilleſſe très-reculée (*a*).

La ſeule exception, c'eſt lorſque le malade a été un buveur outré, & qu'il eſt trop affoibli par l'âge & par la violence des accès; alors on lui permettra, à ſes repas ſeulement, un doigt de vin dans chaque verre de ſa boiſſon, qui ſera cependant l'eau minérale pour toute l'année.

Les eaux de Briſtol, de Bath, de Spa, de Celter, de Schwalbach, de Forges, de Pyrmont, de Scarborough, doivent être préférées aux autres.

(*a*) *Mead*, Monita medica.

Soit en été, ſoit en hiver, le malade ſe couchera de bonne heure; à midi il montera à cheval ou en carroſſe, & il ira prendre l'air hors de la ville, toutes les fois qu'il fera beau; il évitera ſur-tout, avec le plus grand ſoin du monde, de s'expoſer à l'humidité, au ſerein, au vent d'eſt ou de nord-eſt; il doit ſe baigner à l'eau tiède toutes les ſemaines une fois, & ne reſter au bain qu'un quart-d'heure au plus. Tous les ans au mois d'Avril il prendra le lait d'âneſſe, le matin & le ſoir ſeulement, pendant 30 jours, ou 2 mois, après y avoir été préparé convenablement. Si le lait eſt diſpoſé à s'aigrir dans l'eſtomac, on y remédiera par les poudres teſtacées, ou bien en y mettant du caffé en poudre ou du chocolat rappé; & ſi cela ne ſuffit pas, un petit verre de vin de Canarie réuſſira, étant verſé dans le lait au moment qu'on

veut le prendre. Au mois de Mai, de Juin, ou de Juillet, il retournera aux eaux thermales: je ſuppoſe que ce ſoit à Aix-la-Chapelle, ou à Bath: en arrivant il ſe repoſera deux jours; le troiſième on lui fera une petite ſaignée au bras, ſi ſes forces le permettent; le ſurlendemain on lui donnera un léger purgatif, & après s'être encore repoſé deux jours, il commencera à boire les eaux en quantité ſuffiſante pour le faire aller 4 à 5 fois au plus; il en prendra la même quantité douze à quinze fois, en laiſſant un jour d'intervalle. Après un mois paſſé de la ſorte, il ſe mettra au bain tiède, & n'y reſtera qu'un quart-d'heure au plus, ce qu'on répétera vingt fois ſeulement. Je dois avertir qu'en beaucoup d'endroits de l'Allemagne, on baigne à l'eau preſque brûlante, & l'on fait ſuer juſqu'au ſang: cette pratique eſt abſolument barbare & meurtrière; elle

cauſe mille déſordres irréparables; je veux dire qu'elle coagule le ſang, qu'elle cauſe des polypes dans les grands vaiſſeaux, des palpitations de cœur, & des anevriſmes, qui avec le tems, crèvent les plus fortes artères, & cauſent une mort ſoudaine. Après s'être baigné comme je viens de le dire, le malade ſe rendra à Spa, pour y prendre l'eau de la Géronſtère, ou du Pouhon, ſuivant l'avis de ſon Médecin : il les prendra pendant deux mois, à doſe médiocre à la fois. On doit obſerver les mêmes règles pour Bath, Briſtol, Scarborough, Weiſſenbad, Carlsbad, &c.

Il eſt dangereux d'aller à la ſource trop matin; la fraîcheur de l'air & celle de l'eau peuvent être très-nuiſibles aux Goutteux; il faut abſolument, dans chaque verre d'eau que l'on boit, verſer promptement un doigt de lait tout chaud pour la dé-

gourdir, ou bien un peu d'eau de la même ſource, qu'on tiendra ſéparément au bain Marie, pour en mettre chaque fois dans le verre qu'on veut boire, afin qu'en arrivant dans l'eſtomac du malade, il n'y ſente aucune fraîcheur. Cette précaution eſt ſi néceſſaire, que ſans cela on s'en trouveroit très-incommodé, par des douleurs affreuſes au retour de l'automne ou de l'hiver.

Les malades un peu ſenſibles, qui ont été ſujets aux douleurs rhumatiſantes & goutteuſes dans les bras, dans les hanches ou dans les épaules, y reſſentent des douleurs cruelles, immédiatement à l'inſtant même qu'ils avalent de l'eau trop froide; ceux qui ſont plus robuſtes, les reſſentent un peu plus tard.

De retour chez lui dans l'arrière-ſaiſon, le malade ſe défendra de l'humidité, du vent & du froid : il pourra, juſqu'au retour du printems,

prendre le matin à jeun une infusion de ſcordium de Chamedris, coupée avec un peu de lait, & adoucie avec du ſucre; cinq à ſix taſſes de cette eſpèce de thé, feront ſon déjeûner; ou bien une poignée de feuilles de cochléaria, infuſée comme du thé, dans une écuellée de bouillon de veau, eſt un ſtomachique merveilleux, dont on peut faire uſage pendant trois mois; cela fortifie les viſcères, excite la tranſpiration, diſſipe le reſte des douleurs, & facilite la digeſtion des Goutteux. Si le malade, après avoir pris ce bouillon le matin à huit heures, ſe ſentoit appétit avant dîner, il pourroit prendre un taſſe ou deux de chocolat, dans lequel on aura rappé de la muſcade.

Depuis le mois d'Octobre juſqu'en Avril incluſivement, le malade ſe fera tranſpirer doucement une fois par ſemaine, en ſe met-

tant au lit à huit heures du ſoir, & pour cet effet il prendra ce qui ſuit.

℞. Theriac. androm. ʒiß. tinctur. croi. ʒj. vini alb. ℥ij. camphor. gr. vj miſce. ſumat æger.

Cette précaution eſt eſſentielle, pour chaſſer les humeurs que le défaut de tranſpiration eſt capable de raſſembler : on pourra augmenter ou diminuer la doſe des ingrédiens de cette recette, relativement à la force ou à la foibleſſe du malade.

Les alimens & le régime ſeront ceux que nous avons preſcrits ci-devant. Ce traitement ſoutenu à la rigueur, pendant deux ou trois ans, détruira la Goutte ſans retour; il ne faudra plus que vivre, comme je l'ai dit, pour n'avoir jamais plus cette maladie, & paſſer tranquillement le reſte de ſes jours.

On trouve en Allemagne beaucoup de ſources qui tiennent de la

nature de celles d'Aix-la-Chapelle & de Spa, & qui peuvent répondre aux indications ci-dessus décrites. C'est à la prudence & aux lumières des Médecins qu'il en faut laisser le choix : j'en dis autant à l'égard des mêmes sources qui se trouvent en Angleterre & en France; on est obligé de connoître son bien national, & d'en savoir faire un usage éclairé.

Les pauvres, & ceux qui n'ont pas le moyen d'aller à la source, peuvent se baigner chez eux avec de l'eau de rivière ; ils pourront se purger avec la manne & le sel de Glaubert, & boire de bonne eau toute l'année ; ils doivent se promener ou agir beaucoup ; & en suivant le régime ci-dessus détaillé, ils guériront très-bien de la Goutte, s'ils veulent être constans pendant trois ou quatre ans ; cela leur coûtera peu.

A l'égard de la ſaignée, il faut être très-prudent; rien n'eſt plus dangereux dans la cure radicale de la Goutte, que de la répéter trop ſouvent: ſur cent Goutteux que l'on veut guérir par la ſaignée trop fréquente, ou par la purgation réitérée, on en tue ordinairement 90: la ſaignée du printems eſt préférable à celle de l'automne; on pourroit la répéter deux fois par an, ſi le malade n'avoit que 25 ou 30 ans; mais dès qu'il a atteint la 40e année, une ſeule ſaignée ſuffit; & à 50, il n'y faut plus penſer, ſur-tout ſi le malade a été affoibli par un trop grand nombre d'accès.

Le plaiſir de Vénus eſt le plus difficile à quitter, quand on eſt jeune: il faut cependant que la prudence le guide par-tout; rien n'eſt plus prompt à faire renaître la Goutte avec toute ſa violence, que les écarts de ce genre; il ne faut s'y livrer,

qu'autant, ou peut-être moins encore que le devoir du mariage ne le demande; assez pour se donner des héritiers, & jamais assez pour satisfaire la passion de l'un des deux époux. Il faut bien se souvenir, qu'on ne sauroit être trop réservé sur cet article. Le plus sûr c'est d'y renoncer totalement; quelqu'agréable qu'il soit, on peut s'en passer, quand le bon sens & la raison l'ordonnent.



APPENDICE.

1. Il eſt très-facile de défendre l'uſage des femmes aux Goutteux, comme l'obſtacle le plus invincible à leur guériſon; mais quel expédient trouver quand un Goutteux eſt marié? on craint les ſuites de l'indifférence; on voudroit peut-être bien guérir de la Goutte, mais on n'oſe pas courir les riſques de ces affronts ſi communs, & tant redoublés des petits eſprits. Il n'y a cependant pas de milieu; les Goutteux peuvent choiſir entre laiſſer leurs femmes tranquilles, & guérir de la Goutte: ou bien continuer de les careſſer, & rendre leur mal totalement incurable. Chaque fois qu'un Goutteux voit une femme, s'il eſt jeune, il ajoute une nouvelle racine à ſa maladie; & s'il eſt vieux,

il creuſe un pied quarré de ſa foſſe.

2°. Les Goutteux doivent ſe ſouvenir que tout ce qui eſt gras, comme le beurre, l'huile, le fromage, la graiſſe des animaux, ſont autant de poiſons pour eux : tout cela arrête la tranſpiration, obſtrue les vaiſſeaux, & conſéquemment entretient & augmente la Goutte.

3°. Le trop grand uſage des viandes, quelque légères qu'elles ſoient, eſt un obſtacle à la guériſon de la Goutte ; il ne faut en prendre que très-modérément.

4°. S'expoſer au vent, à l'humidité, habiter un appartement au niveau de la terre, ſe livrer à une fatigue ou à un exercice qui excèdent les forces, ſont les moyens de perpétuer & d'augmenter le rhumatiſme & la Goutte.

5°. Toute viande & tout poiſſon ſalés ou fumés, la pâtiſſerie, les ragoûts, les coulis, les jus, le vinai-

gre, les citrons, les fruits verds, sont funestes aux Goutteux.

6°. Une vie sédentaire, oisive, ou trop renfermée, est souvent une cause de la Goutte, & toujours un obstacle à sa guérison.

7°. Les Goutteux, lors même qu'ils ne sentent aucune douleur, sont souvent mal-aisés, sujets à la colère, à la mélancolie; ils doivent donc s'égayer par la musique, la promenade, les spectacles, les voyages & la bonne compagnie.

8°. Un Goutteux ressent des douleurs dans toutes les parties de son corps qui ont été sujettes à la Goutte, si-tôt qu'il commet l'acte vénérien: son appétit s'affoiblit, les genoux, les hanches, les bras & les poignets sont roides, pesans, foibles & douloureux: il est huit jours avant de s'en remettre; & s'il recommence, le rhumatisme ou la Goutte l'accablent.

9°. Un Goutteux qui ſoupe ou qui veille trop, reſſent le matin en ſe levant, une peſanteur, une laſſitude inſupportable, il ne tranſpire point pendant la nuit, il friſſonne tout le jour, & s'il continue, ſon eſtomac s'affoiblit, il digère mal, il devient ſujet à des vents, à la colique, au dévoiement, & la Goutte recommence encore.

10°. La fraîcheur du ſerein, ſoit le matin ou le ſoir, cauſe des douleurs cruelles & immédiates aux Goutteux; ils doivent l'éviter ſoigneuſement, & ne jamais s'aſſeoir ſur la terre, ni ſur des pierres, ni entre deux vents. La conſéquence en eſt de nouvelles douleurs dans des parties qui juſqu'alors en avoient été exemptes. Dailleurs, on remarque que ces nouvelles douleurs ſont très-difficiles à détourner.

11°. Les liqueurs fortes, telles que ſont le vin, le cidre, la bière, le

genièvre, l'eau de vie, le rum, l'arrack, en quelque petite quantité qu'on puisse les prendre, non-seulement empêchent la cure de la Goutte, mais elles peuvent la causer à ceux qui ne l'ont pas encore eue. Je vois des milliers de personnes qui prétendent que l'usage constant du punch ou du rum, soulage la Goutte, & l'empêche d'attaquer l'estomac. Mais c'est précisément, comme si des fous vouloient éteindre un incendie, en jettant de l'huile sur le feu. J'ai connu bien des gens qui entêtés de cette sotte opinion, ont hâté leur destruction, la fortune du faiseur de cercueil, & celle du curé de la Paroisse.



OBSERVATIONS.

I. Observation.

En 1729, lorſque le régiment de Piémont, infanterie, vint en garniſon à Berg-ſaint-Vinox, on amena à l'hôpital, entr'autres malades, deux Goutteux: l'un nommé Provençal, âgé de 45 ans, Grenadier du premier bataillon, avoit une attaque de Goutte univerſelle, qui le retenoit au lit depuis 16 mois: il avoit les pieds, les genoux, les hanches immobiles; ces jointures étoient gonflées par l'humeur de la Goutte qui s'y étoit pétrifiée; il reſta à l'hôpital pendant quatre mois dans cet état, toujours couché ſur le dos, ſans pouvoir remuer, & ſans ceſſe accablé des plus cruelles douleurs:

les os des genoux ſe carièrent; la pierre lui ſurvint dans la veſſie, après avoir ſouffert toutes les incommodités de la gravelle. Quand la garniſon changea, on le porta à Dunkerque, où la mort mit fin à ſes misères: c'eſt un exemple des plus violens effets de l'humeur goutteuſe.

II. OBSERVATION.

UN volontaire du même bataillon, âgé de 26 ans, avoit été ſujet à diverſes douleurs dans les genoux, pour leſquelles on lui avoit appliqué toutes ſortes de topiques; il fut conduit à l'hôpital pour y être traité. M. ***, très-habile Médecin, après l'avoir fait ſaigner, lui fit faire uſage des bains: les pieds ſe gonflèrent immédiatement; les douleurs des genoux augmentèrent;

il eut tous les ſymptomes d'une Goutte bien déclarée. Après trois ſemaines de traitement, tous les ſymptomes ſe diſſipèrent : il reſta au malade une tumeur au genou droit, qui l'empêchoit de marcher : cette tumeur ayant été examinée, on trouva que c'étoit une concrétion pierreuſe : on fendit la peau & l'on tira une matière ſemblable à du plâtre à demi-durci. La cicatrice étant achevée, le malade ſortit au bout de deux mois, & il ſe porta bien, tant qu'il reſta à Berg.

III. OBSERVATION.

M*** , Notaire royal, fut ſaiſi, au commencement d'Octobre 1744, de très-violentes douleurs dans toutes les jointures du corps à la fois, avec une très-grande fièvre ; il avoit des envies de vomir preſque

continuelles. Après l'avoir fait saigner très-copieusement, il rendit par haut & par bas près de trois bouteilles d'une bile jaune & gluante, moyennant 24 grains d'hipecacuanha que je lui fis prendre : la violence de la fièvre diminua ; toutes les jointures se gonflèrent par l'humeur de la Goutte, & elles s'enflammèrent plus ou moins : les sudorifiques & les stomachiques cordiaux ayant été prudemment administrés, l'humeur transpira, les accidens cessèrent peu à peu, & le malade fut en état de marcher trois mois après.

IV. OBSERVATION.

LE nommé Glise, soldat de la compagnie du Prince Ferdinand de Brunswic, fut saisi des douleurs de la Goutte, en revenant des bains de

Freyenwald: il ſe baſſina avec de l'eau de vie camphrée; ce qui ayant repouſſé l'humeur ſur les viſcères, le mit dans un état déſeſpéré: il fut ſi mal le 25 Novembre 1750, qu'il perdit la voix, & tomboit à chaque inſtant dans de violentes convulſions, accompagnées de ſueurs froides. Je connus d'abord que la Goutte étoit remontée dans l'eſtomac; je lui fis avaler une demi-dragme de laudanum liquide de *Sydenham*, & par le relâchement que cela procura à l'eſtomac, il vomit plein un baſſin de bile verte: il commença à reſpirer, le pouls ſe ranima; je le fis auſſi-tôt ſaigner des deux pieds preſque dans le même moment; tous les ſymptomes, qui une heure auparavant, avoient fait craindre pour ſa vie, ceſsèrent à la fois, il fut ſauvé. Je lui fis appliquer tout de ſuite de grandes emplâtres véſicatoires aux deux jambes, on les fit ſuppurer

pendant près d'un mois avec le baume d'Arceus : peu de tems après le Roi le mit au rang des invalides; j'ai appris depuis, qu'il vivoit à la campagne, où il s'eſt retiré.

V. Observation.

Le nommé Netzo, grenadier du premier bataillon des Gardes du Roi, devint ſujet à des douleurs périodiques dans les genoux & dans les jointures des pieds, il y a près de dix ans: il me conſulta ſur cette incommodité: après lui avoir dit que c'étoient des douleurs goutteuſes, & lui avoir conſeillé de quitter l'uſage des liqueurs fortes, je lui ordonnai des remèdes qui le ſoulagèrent & diſſipèrent ſon mal pour plus de deux ans. Cette incommodité ayant recommencé, on lui appliqua des emplâtres qui repouſsè-

rent l'humeur goutteuſe ſur la poitrine : il fut immédiatement ſaiſi de douleurs aiguës dans le côté droit ; au lieu de le ſaigner, on lui donna des gouttes & des poudres ; la difficulté de reſpirer augmenta, il perdit enfin la voix totalement, & le mal dégénéra en phthiſie. Cet homme, un des plus robuſtes de la garniſon, & encore à la fleur de ſon âge, a été perdu par cette manœuvre.

VI. OBSERVATION.

M. Cr ** fut ſujet à la Goutte ; dès l'âge de 25 ans ; il en eut régulièrement trois accès par an, juſqu'à 45 ans. Etant né dans une ville où le vin eſt à très-bon marché, où l'on eſt dans l'uſage de le boire ſans eau, & faiſant lui-même grand négoce de cette liqueur, il avoit eu la

facilité de ſatisfaire la paſſion qui le portoit à bien boire. A 46 ans cet homme fut dans le cas de la Goutte ſubintrante, dont il avoit des accès de trois ou quatre mois ; il fut réduit dans l'état le plus affreux de la Goutte permanente depuis l'âge de 50 juſqu'à 60 ans. Il avoit les deux mains & le pied gauche totalement eſtropiés ; il ne pouvoit preſque plus ſe ſoutenir, & ne dormoit que très-peu depuis près de vingt ans. Ce malade gardoit deux petites boîtes remplies de pierres, qu'il avoit rendues par les urines. Ces pierres étoient hériſſées, rougeâtres & très-dures ; il y en avoit de plus de quatre onces & demie. Lorſque je le vis, il n'en rendoit plus depuis deux ans, mais il avoit la pierre dans la veſſie ; j'ai appris depuis peu qu'il étoit mort en deux heures de tems, de la Goutte remontée dans le cerveau.

VII. OBSERVATION.

M. Orgil **, ancien curé de la paroisse de Pr * * *, fut attaqué de la Goutte avant l'âge de 30 ans; il en eut régulièrement deux ou trois accès par an jusqu'à 45 ; alors les accès devinrent subintrans, elle dégénéra en Goutte permanente aux deux mains & aux deux pieds à la fois. Il eut bientôt tous les doigts retirés & renversés; les jointures étoient toutes gonflées par la craie qui s'y étoit formée; plusieurs crevasses laissoient continuellement échapper une liqueur sanguinolente & quantité de pierres blanches avec lesquelles on pouvoit écrire; les pieds étoient dans le même état. Le malade accablé, n'avoit plus de sommeil; il étoit désolé par la gravelle, sa foiblesse étoit extrême; toutes les par-

ties de ſon corps étoient ſi déchar-nées, qu'il reſſembloit plus à un ſque-lette qu'à un homme. Il a vécu dix ans dans cet état de ſouffrance, & l'hu-meur de la Goutte s'étant jettée ſur la poitrine, vient de terminer ſa mal-heureuſe carrière. Il eſt à remar-quer que l'uſage immodéré de la bière avoit cauſé ſa maladie.

VIII. OBSERVATION.

M. N. avocat de B. eut un pre-mier accès de Goutte à 20 ans; il fut pluſieurs années ſans récidives; mais depuis 30 juſqu'à 40, il en eut régulièrement trois accès par an; à 50 la Goutte étoit totalement per-manente à la main & au pied droit. Quoique le malade fût d'une bonne complexion, il étoit cependant aſſez foible & très-ſujet à des difficultés de reſpirer, qui ſembloient périodi-

ques. Ignorant le danger qui accompagne cette maladie, il ne pensa jamais à s'en débarrasser. D'ailleurs les devoirs de sa profession, ceux du mariage & de la bonne compagnie, contribuèrent à aggraver sa maladie. Il étoit âgé de 58 ans lorsque je le vis : il avoit à la main & au pied deux ouvertures fistuleuses, par où il sortoit des pierres assez solides ; après la sortie des pierres il succédoit un écoulement de sérosités qui duroit plusieurs mois, & alors les douleurs étoient beaucoup moindres ; mais dès que cet écoulement cessoit, elles augmentoient avec la dernière violence. Cet homme vient de mourir de la Goutte remontée dans la poitrine, en 1766, après avoir été hydropique près d'un an.



IX. OBSERVATION.

J'AI vu depuis peu, en Flandres, une femme âgée de 62 ans, accablée nuit & jour des plus violens maux de tête, d'insomnie & de mouvemens convulsifs continuels & universels. Il y a près de six ans qu'elle est dans cet état, parce-qu'ayant été mal traitée d'un accès de Goutte, l'humeur a repassé dans le sang & s'est fixé dans la tête. Elle dit en avoir senti l'effet aussi subitement qu'un coup de pistolet.

X. OBSERVATION.

LE Prince de G*** avoit eu trois attaques de Goutte, que l'on avoit traitées comme rhumatismes : il fut si mal conduit en 1757, qu'une partie de

de l'humeur goutteuſe s'étoit fixée dans le poumon, & le reſte lui avoit gonflé les enveloppes des jointures, de façon qu'il avoit beaucoup de peine à reſpirer, qu'il ne pouvoit preſque pas remuer. Il ne fut pas difficile de lui prouver que ſa maladie n'avoit jamais été que la Goutte, & qu'il l'avoit encore actuellement, mais à moitié rentrée dans le ſang, & moitié fixée dans les membranes des pieds, des genoux, des coudes & des poignets. Convaincu qu'on s'étoit trompé, il ſouhaita d'être débarraſſé de cette humeur goutteuſe qui l'empêchoit d'agir : il fallut donc la rappeler à l'extérieur & en faciliter l'iſſue par la tranſpiration. Le malade, quoiqu'âgé de 60 ans, me parut encore très-robuſte ; je le fis ſaigner ; il fut baigné ſix fois, & pendant ce tems-là il prenoit les ſudorifiques les plus actifs : le huitième jour, il eut un accès de Goutte

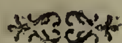
régulier & très-fort ; je conduisis l'accès suivant la méthode que j'ai indiquée dans ce Traité, & le malade en fut quitte au bout de six semaines. Il reparut à la cour & en public, à la satisfaction de tout le monde, dont il étoit généralement aimé. Il se porta très-bien pendant deux ans, après la guérison de cet accès, moyennant un régime exact & prudent, qu'il avoit soigneusement observé : mais sa constance n'ayant pas été plus longue, la Goutte lui est revenue immédiatement après.

XI. OBSERVATION.

JE me souviens qu'un célèbre Médecin Hollandois, ayant rapporté dans ses ouvrages, l'observation d'un enfant de cinq ans, qu'il avoit traité de la Goutte, tous les gens à préjugés crièrent contre lui & nièrent la

poſſibilité du fait. Il eſt certain que la Goutte attaque les enfans de l'âge le plus tendre, tout auſſi fortement que les adultes: & quoique cela ſoit beaucoup plus rare, cela n'eſt cependant que trop vrai.

Je fus conſulté à Londres, il y a quatre ans, pour deux petites filles, l'une de dix & l'autre de huit ans, qui avoient, chacune en même-tems, un accès de Goutte très-fort & bien caractériſé. Cette Goutte s'étoit annoncée par les ſymptomes qui lui ſont particuliers, & tous les ſignes univoques qui l'accompagnent furent des plus frappans. Je traitai ces deux enfans ſuivant la méthode que j'ai expoſée ci-devant; elles furent guéries au bout de deux mois, & elles ſe ſont bien portées pendant deux ans que j'ai reſté là.



XII. OBSERVATION.

UNE jeune fille de ſeize ans, & de la même maiſon que les deux précédentes, fut ſaiſie en Novembre de quelques douleurs légères & vagues, dans les pieds & dans les genoux. Elle reſſentoit de tems à autre de petits friſſons; elle avoit un dégoût extrême pour les alimens; ſes urines étoient très-pâles. Un matin en ſe levant, elle ſentit une grande foibleſſe aux deux pieds, qui s'étoient gonflés pendant la nuit; ils devinrent douloureux, l'enflure & la douleur gagnèrent les genoux en vingt-quatre heures. Le ſurlendemain elle eut tous les ſymptomes d'une Goutte violente; la fièvre augmenta, l'inſomnie & la cardialgie l'accompagnèrent. Je fis d'abord ſaigner la malade deux fois en ſix

heures; le pouls devint plus doux, elle dormit un peu, & les pieds & les genoux alors se gonflèrent encore davantage dans les articulations. La fureur des premiers symptomes étant appaisée, je conduisis le reste de l'accès, comme je l'ai indiqué au chapitre qui en traite, & la malade commença à marcher au bout de deux mois. Les pieds & les jambes restèrent foibles plus de six mois après la cure de l'accès. Elle a été totalement rétablie par la continuation des sudorifiques cordiaux, & d'un régime convenable.

XIII. OBSERVATION.

ÉTANT allé à Bath, pour examiner & analyser les eaux minérales, j'y trouvai une étonnante quantité de Goutteux & de gens accablés de rhumatismes, sur qui l'usage des

bains & des eaux faiſoit des effets merveilleux. Je fus enchanté de ceux qu'elles produiſirent ſur moi, & je les trouvai préférables à toutes celles dont j'avois eſſayé. Je fus conſulté alors pour une petite fille de onze ans, qu'un accès de Goutte mal traité avoit rendue preſque impotente; elle étoit dans le cas où j'avois trouvé la perſonne dont je viens de parler dans l'Obſervation X, & je traitai cette enfant à peu près de la même manière; ſix ſemaines après, elle fut en état de boire les eaux & de s'y baigner: elle s'en retourna à Londres, laiſſant derrière elle les béquilles avec leſquelles elle avoit marché près de ſix mois.

C'eſt une choſe à la fois ſurprenante & agréable, aux yeux d'un Médecin, que de voir la quantité de guériſons ſingulières & promptes qui s'effectuent tous les jours

par l'uſage des eaux de Bath. La ville, les bains, l'hôpital, ſont remplis de trophées, qui ſeuls peuvent en annoncer les bons effets. J'ai ſans doute été très-content des eaux de Wieſſenbaden & d'Aix-la-Chapelle; mais j'aimerois mieux celles de Bath, elles ſont plus légères, plus pénétrantes & moins ardentes. On trouve à Bath quatre ſources chaudes, qui ayant chacune des dégrés de chaleur différens, & fourniſſant à quatre bains très-beaux & très-commodes, offrent bien du choix aux Médecins, pour ſatisfaire aux différentes indications. Rien n'eſt plus digne de la curioſité des jeunes Médecins, que d'aller viſiter une douzaine de ſources minérales, tant chaudes que froides, de les analyſer, de les prendre eux-mêmes, & d'obſerver les effets qu'elles produiſent ſur ceux qui en font uſage : rien ne peut être plus utile pour conſer-

ver la vie à quantité de malades, & rendre promptement la ſanté à beaucoup d'autres.

XIV. OBSERVATION.

LE Baron d'O . . . . fut un des plus robuſtes & des plus vigoureux hommes de l'Europe. Il profita de cet avantage, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de trente; il vécut continuellement occupé à varier ſes plaiſirs. Cet homme ſentit alors un terrible accès de Goutte; mais il mépriſa ſon mal, & il continua de vivre entouré ſans ceſſe de tout ce qu'on nomme ordinairement les agrémens de la vie. J'ai connu ce malade lorſqu'il étoit âgé de ſoixante-ſix ans, & il étoit alors réduit à l'état le plus affreux où puiſſe conduire la Goutte, quand elle a duré trente-ſix ans, & qu'elle a été plus de

de vingt ans permanente. Ses pieds étoient tout couverts d'ulcères & de plaies; on les lui avoit faites pour en ôter des pierres. Un célèbre Médecin, ancien ami du malade, vient de m'aſſurer qu'il avoit vu une pierre très-ſolide de plus d'un pouce cube, qu'on avoit tirée du pied de ce Goutteux. Au reſte, lorſque je le vis en 1761, il avoit les deux pieds & les deux mains preſque immobiles: toutes les jointures des doigts & des poignets étoient gonflées, diſloquées en partie, remplies de pierres & de fiſtules: il ne pouvoit preſque plus ni marcher, ni ſe tenir debout. Les fatigues d'un très-petit voyage qu'il fit la même année, lui causèrent un violent accès de Goutte qui dura tout le printems & une partie de l'été. Ayant expoſé ſon état à un Médecin de ſes amis, il lui fut ordonné de ne prendre que de la limonnade pour toute boiſſon, & de

ne vivre uniquement que de cerises, de fraises, & de toutes sortes de fruits. Le malade n'eut pas exécuté ces conseils huit jours, qu'il fut prêt d'en mourir : la Goutte remonta dans l'estomac & dans la poitrine. Un jeune Médecin, plus habile que le premier, n'hésita pas un instant sur les meilleurs moyens d'arrêter la mort ; il fit faire deux petites saignées fort à propos, il donna les stomachiques & les cordiaux de la première force, & le malade fut sauvé.

L'année suivante, l'humeur de la Goutte s'étant jettée sur la peau, le malade fut tout couvert de pustules, de croutes, de lèpre. Les démangeaisons étoient si excessives, qu'il ne pouvoit dormir ni jour ni nuit. Pendant ce tems-là, les douleurs des pieds & des mains ne se faisoient nullement sentir, & c'est ce qui arrive toujours constamment

quand la Goutte ſe porte à la peau.

Pour ce nouvel accident un autre Médecin fut conſulté ; mais malheureuſement il ne ſavoit pas ce que c'étoit que la lèpre goutteuſe : il conſeilla de la faire paſſer avec une pommade, dont la baſe étoit du mercure & du plomb ; elle paſſa ſans doute ; mais cet homme ignoroit qu'en faiſant rentrer cette humeur lépreuſe, il tuoit le malade. La fureur des accidens qui ſuivirent ce mauvais traitement, furent une fièvre très-violente, une difficulté de reſpirer ſuffoquante & des vomiſſemens continuels. Trois ſemaines ſe furent à peine écoulées, que le malade vomit la ſuppuration qui s'étoit formée dans l'eſtomac & dans le poumon ; il en rendoit continuellement nuit & jour par la bouche & par les ſelles ; & il mourut bien-tôt avec tous les ſymptomes qui accompagnent la pourriture des viſcères,

ſur leſquels on a imprudemment repouſſé l'humeur goutteuſe.

Je ne puis me diſpenſer d'exhorter les jeunes Médecins, à ne jamais rien haſarder qui puiſſe faire repaſſer l'humeur goutteuſe dans le ſang: qu'ils s'occupent donc à ſuivre tous les moyens de rendre cette humeur plus douce, plus fluide; qu'ils emploient tous ceux qui ſont capables de la faire tranſpirer; & quand elle eſt en déſordre, qu'ils s'efforcent à la fixer pour quelque tems ſur les jointures: ils auront alors la facilité de la combattre avec avantage, & l'on ne pourra jamais mettre ſur leur compte les événemens funeſtes qui arrivent indiſpenſablement à ceux qui ont eu la Goutte trop long-tems, ou qui auront été mal conduits par d'autres.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Erreur populaire ſur la Goutte*, page 1
CHAP. II. *De l'humeur de la Goutte*, 26
CHAP. III. *Première cauſe. L'abus du plaiſir vénérïen*, 55
CHAP. IV. *Seconde cauſe. L'abus du vin & des boiſſons fortes*, 63
CHAP. V. *Troiſième cauſe. La bonne chère & l'oiſiveté*, 76
CHAP. VI. *De la Gautte héréditaire*, 81
CHAP. VII. *De la Goutte acquiſe*, 87
CHAP. VIII. *Goutte univerſelle*, 92
CH. IX. *De la Goutte ſubintrante*, 95
CHAP. X. *Goutte permanente*, 97
CHAP. XI. *Diagnoſtique*, 101
CHAP. XII. *Pronoſtique*, 104
CHAP. XIII. *Cure de la Goutte*, 107
CHAP. XIV. *Cure de l'accès*, 112

CHAP. XV. *De la Goutte remontée dans l'eſtomac*, 122
CHAP. XVI. *Goutte remontée dans la poitrine*, 129
CHAP. XVII. *Goutte remontée dans la tête*, 131
CHAP. XVIII. *Goutte vérolique*, 134
CHAP. XIX. *Goutte ſcorbutique*, 136
CHAP. XX. De *la lèpre goutteuſe*, 140
CHAP. XXI. *De la Goutte ſciatique*, 143
CHAP. XXII. *De la Goutte des petits enfans*, 146
CHAP. XXIII. *Cure radicale de la Goutte*, 149
APPENDICE, 168
OBSERVATIONS, 173

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un intitulé, *Traité-pratique de la Goutte, par M. Coſte, Conſeiller, Docteur en Médecine, &c.* Je n'ai rien trouvé dans cet ouvrage qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 31 Octobre 1766.

MACQUER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé JEAN-THOMAS HERISSANT, fils, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſiroit faire imprimer & donner au public deux

Ouvrages intitulés : *Traité des maladies du poumon*, & *Traité-pratique de la Goutte*, *par M. Coſte*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce néceſſaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à

l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le ſieur de LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit ſieur de LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le ſieur de MAUPEOU : le tout à peine de nullité des

Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires ; car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le quatrième jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſept, & de notre Regne le cinquante-deuxième. Par le Roi en ſon Conſeil, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1086, *fol.* 173, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 11 *Mars* 1767. GANEAU, *Syndic.*